

MASTER DE SPECIALISATION EN ETUDES DE GENRE

Isaline Mallet

**CE QUE LES HOMMES DISENT DE LEUR PROPRE
VIOLENCE SEXUELLE**

**Etude à partir d'un *atelier de (dé)construction féministe* à la zad de
Notre-Dame-des-Landes**

Sous la direction de Charlotte Pezeril


Université Saint-Louis, Université Libre de Bruxelles

Je déclare qu'il s'agit d'un travail original et personnel et que toutes les sources référencées ont été indiquées dans leur totalité et ce, quelle que soit leur provenance. Je suis conscient·e que le fait de ne pas citer une source, de ne pas la citer clairement et complètement constitue un plagiat et que le plagiat est considéré comme une faute grave au sein de l'Université. J'ai notamment pris connaissance des risques de sanctions administratives et disciplinaires encourues en cas de plagiat comme prévues dans le *Règlement des études et des examens de l'Université catholique de Louvain* au Chapitre 4, Section 7, article 107 à 114.

Au vu de ce qui précède, je déclare sur l'honneur ne pas avoir commis de plagiat ou toute autre forme de fraude.

Nom, Prénom : Mallet, Isaline

Date : 06.08.2021

Signature de l'étudiant·e : 

REMERCIEMENTS

Mes premiers remerciements vont à l'ensemble des actrices qui ont rendu possible et animé ce master en études de genre. Au-delà d'être la formation la plus riche que j'ai suivie, il offre une école de vie, intime et politique. Ce mémoire, tant par son thème, ses références académiques et militantes, que par la réflexion et méthodologie féministe que j'ai essayé d'y mener, a été construit par chacun des enseignements suivis.

Je remercie Charlotte Pezeril, qui a été la promotrice de ce mémoire, pour son aide de cadrage et de suivi de cet exercice, pour ses conseils, ses recommandations théoriques et sa précieuse incitation au doute. Je remercie aussi Céline Polain pour ses conseils méthodologique

Merci aussi à Irène Zeilinger, que je ne connais pas encore mais qui a accepté d'être la relectrice de ce mémoire et dont le travail de lutte contre les violences basées sur le genre est très inspirant.

Je remercie infiniment toutes les personnes de la zad qui m'ont accueillie et guidée. Un très grand merci à celles et ceux qui ont pris le temps de me faire découvrir l'atelier et m'y ont introduite, qui m'ont aidée à préparer ma venue et ont rendu possible ce terrain. Je remercie tout particulièrement les personnes de cet atelier qui ont accepté d'être enregistrées et de participer aux entretiens. Un très grand merci pour votre confiance, et pour certain-es votre volonté que ce travail ait un impact politique.

Je remercie les quelques étudiantes du master que le Covid m'a malgré tout permis de rencontrer. Merci pour ces temps de partage, de questionnement, de colère, de solidarité et à refaire le monde. Je pense tout particulièrement à Laura V, Laura GW et Laura G, à Fadoua EG, Zoé V et Daphné P, à toutes les personnes avec qui j'ai eu la chance de travailler sur des projets en ligne.

Je remercie encore grandement toutes les personnes qui ont relu ce travail. Merci pour tout le temps que vous y avez consacré, ainsi que pour votre intérêt et vos encouragements. Merci pour les discussions suscitées, en amont et en réaction. Des remerciements tout particuliers à Tiphaine D, Lise D, Félix G, Philémon M, mes parents, ainsi qu'à ceux qui m'avaient aussi proposé leur aide.

Merci à mes frères pour ces profondes et bousculantes discussions, merci pour votre finesse, vos témoignages et votre joie. Je vous dois bien plus que tout ce que je pourrais écrire ici. Ce mémoire vous est dédié.

Je remercie aussi tout particulièrement mes parents, qui souvent sans comprendre, me soutiennent néanmoins dans cette étrange idée d'étudier le genre. Merci pour cette chance que vous m'offrez de faire des études, pour la liberté d'esprit et les espaces de discussion.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	1
METHODOLOGIE	2
• Observation participante d'un <i>atelier de (dé)construction féministe</i>	2
• Précautions éthiques	3
• Echantillonnage	3
• Une démarche féministe	4
ETAT DE L'ART	5
1. Les hommes impliqués dans des groupes féministes	5
• Enjeux de déconstruction dans les groupes non-mixtes d'hommes	5
• Groupes féministes mixtes, militer pour un changement social sans auto-introspection	6
• De la possibilité d'être un homme proféministe	7
2. Les violences sexuelles, une catégorie d'analyse politique	8
• Une longue reconnaissance des violences sexuelles, entre mœurs et militance	8
• La banalité du mâle, analyse des violences sexuelles	9
- Une violence d'hommes cisgenres hétérosexuels	9
- Une violence de proximité	9
- Une violence ordinaire contre les femmes	9
- Une violence politique, systémique	10
- Des violences qui relèvent de divers rapports de pouvoir, parfois contradictoires ..	10
3. De la possibilité de ne pas/plus être violent	11
- Une histoire de la prévention des violences et de ses contestations	11
- Discours d'hommes sur leur propre violence sexuelle	11
MISE EN CONTEXTE	12
1. La zad de Notre-Dame-des-Landes, espace de féminisme en négociation	12
• Une zone militante d'expérimentation sociale	12
• Une zone empreinte d'une histoire féministe et <i>queer</i>	12
• « <i>Mais ici à différentes échelles se reproduisent des choses du monde du dehors</i> » (Cloé)	13

• « <i>Ils sont tous un peu cabossés</i> » (Lina) Un lieu marqué à plusieurs égards par la violence	13
• De la gestion des violences sur zone	14
2. Un atelier de (dé)construction féministe pour lutter contre le patriarcat	15
• Pourquoi la création d'un tel atelier ?	15
• Principes de l' <i>atelier de (dé)construction féministe</i>	15
• Une autodéfense féministe nécessairement inclusive des hommes	17
 HYPOTHESES	 18
 PAROLES D'HOMMES SUR LA VIOLENCE SEXUELLE QU'ILS COMMETTENT	 18
I. DISCOURS SUR LA MASCULINITE	19
1. Qu'est-ce-qu'un homme ?	19
- Un aveuglement au genre	19
- Une définition exclusivement physiologique	19
- Une approche sociopolitique	19
- Une conception relationnelle	20
2. Perception et vécu de sa masculinité	21
- Une masculinité en tension entre bien-être et conscience des oppressions véhiculées	21
- Un discours prédominant sur une masculinité subie	21
- Un horizon de transformation positif de la masculinité	22
3. Quel lien entre violence et masculinité(s)	22
- Eviter de se penser lié à la violence	22
- Reconnaître une part de violence liée à son genre	23
- Reconnaissance du vécu d'une violence, toujours ponctuelle et justifiée	24
 II. DISCOURS SUR LA VIOLENCE SEXUELLE	 24
1. Perception des hommes quant aux violences sexuelles	24
- Un relativisme de la violence sexuelle	24
- Une conscience de l'ampleur des violences sexuelles dans la société ?	25
- Des violences invisibilisées	26
2. Discours d'hommes sur leur propre violence sexuelle	26

• Un rapport complexe aux mots de la violence	27
- « [L]’acte condamné dont on ne doit pas parler »	27
- Nommer sa propre violence	28
• Rapport aux faits et narration	28
- Ecarter la violence de soi	29
- Perpétuation du mythe de l’agresseur monstrueux et de la victime brisée	30
- Justifier son acte. Le rapport à sa responsabilité	31
- Violenter quelqu’une par manque ou refus de compréhension	33
• Gestion émotionnelle du récit de sa violence sexuelle	34
- Une incapacité à appréhender un retentissement pour la victime ?	34
- La difficulté de témoigner devant d’autres	36
3. Parler devant d’autres des violences sexuelles qu’on a commises	36
• Avoir déjà parlé de violences sexuelles hors de l’atelier ?	37
• Réactions aux témoignages entendus lors de l’atelier	38
• Une prise de conscience de sa violence grâce aux femmes et/ou au féminisme	39
- Remarquer avoir franchi une limite sans poser de mot dessus	39
- Une catégorisation comme ‘violence’ dépendante de la victime ou du féminisme	39
- Enjeux intersectionnels à l’encontre de son association à la violence	40
- De la reconnaissance d’une violence à un questionnement holistique de ses comportements	41
III. DISCOURS SUR LE CONSENTEMENT. UNE FAÇON DE PRÉVENIR LA VIOLENCE SEXUELLE ?	42
1. Le consentement, une notion peu considérée	42
- Au <i>feeling</i>	42
- Un consentement en creux	44
2. Expérimenter la prise en compte et l’attention au consentement	44
- Ne rien tenir pour acquis : demander à chaque fois	44
- Ne rien tenir pour acquis : questionner les scripts sexuels	45
3. La pratique du consentement, faire face aux « zones grises » (Boucherie 2019)	46
- L’enjeu de l’empathie et du <i>care</i>	46
- Reconnaître et faire avec le flou des relations	47

LIMITES ET PERSPECTIVES	48
- Limites de ce travail	48
- Perspectives	49
CONCLUSION	49
ANNEXES	52
- <i>Comment faire pour que les hommes cessent de violer</i>	52
- Document d'information et de consentement	55
BIBLIOGRAPHIE	56
RESUME ET MOTS-CLEFS	65

« Parler du viol, c'est aider les femmes à sortir du silence et de la honte, c'est déculpabiliser les femmes violées, éviter peut-être à beaucoup un viol, c'est surtout mettre la société en général et les hommes en particulier devant leurs responsabilités face à un problème qu'ils voudraient bien classer une fois pour toutes sous la rubrique « femmes » : comme si ce ne sont pas les hommes qui violent »

Marie-Odile Fargier

“Rape is always a woman subject. I'm 45 years old and I think I've been here listening about women gathering about rape for more than 30 years and now I'm tired. I want to see men, really I want to see men gathering and please, try to understand what's going on with you, now can you be a rapist? How can you prevent it, because we can't. Rape, it's a dark place without language for men. It's like night. If you bring some light here, I think it could change things. You know, it's not a dark place.”

Virginie Despentes

« Une façon de mettre à l'écart la violence est d'en parler. Rien de plus opposé à la violence qu'une parole sur la violence »

Edouard Louis

« Je ne suis pas seulement en train de dire que je veux que les violences sexuelles et conjugales n'existent plus. Je propose de créer un monde où tant de personnes disposeraient des compétences et des savoirs nécessaires pour soutenir quelqu'un.e que les lignes d'écoute anonymes n'auraient plus lieu d'être. [...] Je propose de créer une société où les membres d'une même communauté auraient tous à coeur de demander à un.e agresseur.e de rendre des comptes de sorte que les survivant.es n'auraient plus à fuir leur foyer (...). Je propose que nous nous organisions ».

Rebecca Farr

« À partir du moment où l'on définit le féminisme comme un mouvement pour mettre fin à l'oppression sexiste, cela permet tant aux femmes qu'aux hommes, tant aux filles qu'aux garçons, de participer à la lutte révolutionnaire »

bell hooks

INTRODUCTION

« *Comment faire pour que les hommes cessent de violer ?* » Cette question posée sur Twitter le 22 janvier 2021 a valu à son autrice, la militante féministe et anti-raciste Mélusine (@Melusine_2), la suppression de son compte et celui de celles qui relayaient cette question à leur tour [Annexe 1]. Alors que des révélations éclataient autour des #MeTooInceste et #MeTooGay dans la lignée du #MeToo, cette légitime question de société a été censurée par la plateforme pour « *conduite haineuse* ». Ce qui n'est pas socialement audible, c'est l'évidence attestée que les violences sexuelles sont directement associées aux hommes, à la masculinité, au patriarcat. Ces violences sexuelles sont presque exclusivement perpétrées par des hommes ; ce sont des violences masculines, et systémiques. Les rapports de genre y sont à interroger et « *[t]ous les hommes devraient se poser la question de leur rapport à ces violences sexuelles* » (Mélusine). Si cette censure illustre le refus et les tabous autour de l'association des hommes - de tous les hommes - aux violences sexuelles, il est intéressant de questionner la représentativité de cette réaction. Est-ce que le mouvement #MeToo, au-delà d'avoir davantage fait entrer les témoignages de femmes quant aux violences sexuelles subies sur les canaux *mainstream* de diffusion de l'information, aurait aussi eu un impact sur l'écoute et la compréhension politique et intime des hommes ? Ces témoignages ont éclairé plusieurs éléments clefs des violences sexuelles : ce sont des violences de genre, masculines à l'encontre des femmes, universelles à toutes les classes/races/âges/etc., ordinaires et commises dans des espaces et par des hommes connus des victimes. #MeToo met empiriquement en évidence que les violences sexuelles ne correspondent en rien au mythe de l'agresseur anonyme au détour d'une ruelle sombre. Si les violences sexuelles sont si communes, c'est que les agresseurs et violeurs le sont tout autant. La question porte alors sur la capacité et volonté des hommes à reconnaître cet aphorisme et à s'interroger eux-mêmes ; interroger leurs représentations, leurs comportements et leur rôle dans la perpétuation de ces violences. Ce mémoire propose de s'interroger sur ce point : **Qu'est-ce que des hommes, non identifiés pour violence sexuelle, reconnaissent et énoncent-ils de la violence sexuelle potentielle qu'ils commettent ?**

Pour étudier cette question, j'ai suivi une méthodologie féministe et de socio-anthropologie que je détaille ci-après. Je présente ensuite un état de l'art sur les thèmes des violences sexuelles, des hommes et masculinités et de leurs espaces de réflexion et d'engagement, dont je tire des hypothèses de recherche. Enfin, je présente le terrain de cette étude et les spécificités qu'il confère à ma question. Nous verrons enfin ce que la parole d'hommes ordinaires révèle de leur reconnaissance et assimilation aux violences sexuelles perpétrées : quelle perception ont-ils de leur masculinité ; comment rendent-ils compte de ce qu'ils perçoivent, intègrent et

reconnaissent des violences sexuelles, notamment celles qu'ils commettent ; et enfin comment envisagent-ils de ne plus faire subir de violences sexuelles pour exclusivement vivre des relations consenties.

METHODOLOGIE

- Observation participante d'un atelier de (dé)construction féministe

Cette étude a été constituée à partir de la méthodologie sociologique et anthropologique qualitative telle que proposée par Stéphane Beaud et Florence Weber dans leur ouvrage *Guide de l'enquête de terrain* (2010). Le terrain d'enquête de la zone à défendre (zad) de Notre-Dame-des-Landes (Loire-Atlantique, Pays-de-la Loire, France) a été choisi pour l'existence en son sein d'un atelier de (dé)construction féministe où je pouvais potentiellement proposer à des hommes de participer à mon étude. J'ai contacté par téléphone plusieurs résident-es, ce qui m'a permis d'en apprendre davantage sur cet atelier ainsi que d'autres activités féministes en ce lieu, de prendre contact avec quelques personnes-ressource ainsi que d'expliquer ma démarche. Je me suis directement présentée comme une étudiante ; mon étude a été effectuée à découvert et sur un motif féministe (Cervera-Marzal 2015). Je me suis rendue sur « zone » (dénomination locale de la zad) pour la première fois dans ce cadre, ce qui a inscrit ce mémoire comme une enquête par dépaysement (Beaud, Weber 2010). J'ai assisté et participé à trois ateliers et deux réunions de cadre étalés sur quatre mois. Le premier a été l'occasion de découvrir les lieux, le fonctionnement de l'atelier et des prémices des caractéristiques humaines et sociales de la zad (l'auto-gestion, la prise de parole selon des modalités proches de l'anarchisme, etc.). J'y ai exposé l'intention de ma démarche à l'ensemble des participant-es ce jour-ci en leur demandant si ce projet leur conviendrait et s'ils accepteraient que j'observe, voire organise, un futur atelier sur le thème des violences sexuelles. L'atelier est confidentiel et cette demande a donné lieu à une réflexion collective sur les modalités d'anonymat. J'ai aussi perçu cet échange comme un moment de test du sérieux, notamment éthique, de ma démarche et de mes capacités d'adaptation.

J'ai ensuite co-animé un atelier avec trois autres participant-es, deux hommes et une femme. Il a porté sur le thème des « agressions sexuelles et des viols ». Durant cette séance, les participant-es se sont séparé-es en trois sous-groupes. Avec leur accord, j'ai enregistré les échanges de deux groupes et fait de l'observation participante dans le dernier. Cette répartition s'est faite à l'initiative des participant-es, selon qu'ils acceptent ou non d'être enregistré-es, le choix leur étant bien sûr laissé.

- Précautions éthiques

Au vu du sujet, mais aussi de la particularité du terrain d'étude (un espace de très forte interconnaissance entre les 200 habitant-es environ et où la plupart utilisent déjà des noms d'emprunt dans un souci quotidien d'anonymat), j'ai eu fortement à cœur de prêter attention à l'éthique de mon travail. Je me suis engagée à respecter la confidentialité et l'anonymat des informations auxquelles j'aurais accès. Selon le principe de ne pas nuire en premier lieu, tous les prénoms sont modifiés ainsi que certains éléments caractéristiques de la vie des enquêté-es. J'en ai parfois anonymisé davantage par précaution, l'enjeu étant de ne pas dévoiler l'intimité et l'identité des personnes qui ont accepté de se livrer (Gagnon 2001) tout en ne perdant pas en richesse des données et pertinence de l'analyse (Burton-Jeangros 2017). J'ai aussi garanti que les enregistrements ne seraient en aucun cas diffusés ou transmis. J'ai détaillé ces informations dans un document d'information et de consentement que j'ai signé et distribué aux participant-es, et dans lequel j'ai laissé mon contact en cas de besoin. J'y ai précisé aux enquêté-es qu'ils avaient le droit de refuser que j'écoute et/ou enregistre et de répondre à mes questions, et qu'ils étaient libres de retirer leur accord à tout moment. Ce document est inspiré de modèles de l'ULB, de l'ULaval et de Médecins du Monde et a été préalablement validé par ma promotrice de mémoire [Annexe 2].

Cet atelier a lui-même été réfléchi pour être le plus éthique possible. La nécessité de l'anonymat, du respect et du non-jugement ont été rappelés en début de séance. Il a été énoncé que nous partions du principe que nous étions dans un système patriarcal à déconstruire et que ce n'était pas à remettre en question ici. Cela avait notamment pour but d'inviter les participant-es à mesurer la portée de leurs propos afin de ne pas mettre sur un pied d'égalité des vécus à partir de genres différents. Nous avons précisé que les personnes étaient libres de quitter l'atelier à tout moment et de stopper toute parole vécue comme déplacée et violente. Nous avons prévu des temps d'animation pour permettre un sas d'entrée et de sortie de l'atelier et avons ouvert la possibilité à l'avance de nous contacter si des besoins particuliers d'aménagement se faisaient sentir. Enfin, des contacts d'organismes spécialisés dans l'accompagnement d'agresseurs et de victimes de violences sexuelles ont été laissés à disposition si l'atelier suscitait ensuite un besoin d'accompagnement.

- Echantillonnage

Suite à l'atelier, j'ai proposé des entretiens semi-directifs aux participant-es. J'en ai mené avec tous les hommes de l'atelier (soit six participants) et avec trois femmes. Ils ont eu lieu dans leurs espaces d'habitation, dans des lieux de réunion ou en pleine nature ; deux se sont tenus

par téléphone. Avec leur accord, tous ces entretiens ont été enregistrés puis retranscrits, ce qui m'a procuré un matériau d'environ 150 pages de témoignages. J'avais élaboré un guide d'entretien propre à chaque genre, même si je les ai tous interrogés sur la zad et l'atelier. Pour les hommes, les questions portaient sur leurs identifications, motivations et leur participation à l'atelier, ainsi que sur le thème des violences sexuelles et leurs échanges à ce propos. L'entretien avec les femmes interrogeait davantage leur regard sur le fonctionnement de l'atelier, la participation des hommes et leurs interventions sur la thématique des violences sexuelles. Ces thèmes constituaient un guide ; mes questions ont évolué et se sont constamment adaptées à mes interlocuteurs. J'ai tenté de donner un cadre le moins formel possible à ces discussions, à être en empathie et mettre en confiance mes interlocuteurs. Cela a pu me mener à partager mes expériences ou à être complice de propos qui allaient à l'encontre de ma pensée personnelle afin de ne pas bloquer la parole des enquêtés. Selon la position notamment sociale et de genre de ces derniers, la relation enquêtrice/enquêté.e a été perçue de façon assez variable (discussion amicale ou exigeante en concentration, moyen de faire passer des messages militants ou séance de psychothérapie, etc.)

Contrairement à de nombreuses études portant sur la parole d'agresseurs sexuels, les enquêtés n'ont pas été sélectionnés selon leurs antécédents délictuels, criminologiques. L'enjeu était de recueillir le témoignage d'hommes ordinaires. Cet échantillonnage n'a pas pour autant vocation à être représentatif. Si j'ai mené des entretiens auprès de tous les hommes de cet atelier, un biais de sélection résulte du fait que je n'ai rencontré que les hommes ayant fait la démarche de participer à cet atelier. Celui-ci se tient dans une zad : cela induit que les seules personnes qui y participent sont des habitant.es ou de passage, ce qui n'est pas non plus représentatif de la population générale. Ces deux biais sont néanmoins significatifs et à analyser pour eux-mêmes.

- Une démarche féministe

L'épistémologie féministe repose en grande partie sur la prise en compte de sa position située - donc biaisée - en tant que chercheur.e, et l'analyse des jeux de domination qui en résulte. Issue d'un milieu privilégié et étant en master de spécialisation, un important différentiel de capital social et culturel a marqué mes interactions avec trois des six hommes enquêtés. J'ai taché d'y faire tout particulièrement attention tant dans le déroulé que dans l'analyse de nos échanges, de même que j'ai tenté de prendre en compte la hiérarchie que peut induire dans tous les cas une relation enquêtrice/enquêté.e.

La démarche de ce mémoire en études de genre est particulière en ce qu'elle rompt avec une tradition féministe de valorisation de la parole de dominé.es. Mais ma démarche n'est pas tant

de valoriser la parole des hommes que d'en rendre compte de façon critique ; dans la lignée des *men's and masculinities' studies*, cette étude propose de poser les hommes et leur parole en objets scientifiques (Debauche, Hamel 2013). Hors d'une perspective essentialiste, j'interroge ici la possibilité d'évolution des masculinités. Leur récit unilatéral d'agressions sexuelles commises est nécessairement partial et porte le risque de reconstruction rétrospective des faits. Cette technique est néanmoins régulièrement utilisée dans l'analyse des violences de genre (MacKinnon 2005, Das 2007, Le Caisne 2014, Trachman 2018) et mon travail ne consiste pas tant à vérifier les récits qu'à analyser la cohérence que les hommes construisent entre leurs valeurs pro-féministes et une déconstruction d'eux-mêmes (Jaquemart 2013).

Dans ce mémoire, il sera exclusivement fait mention d'« agresseurs » au masculin. Cela correspond aux statistiques nationales (ONDRP, INED, Ministère de la Justice, CFHE) mais surtout à ce que ce terrain a révélé. Lorsqu'il sera fait mention d'« hommes », on comprendra ici « hommes cisgenre » car cela correspond à l'identité de tous les participants de cet atelier. Ils s'identifient aussi tous comme hétérosexuels, ce qui situera tout particulièrement l'analyse des violences sexuelles dans le régime hétérosexiste. Toutes les participant-es de cet atelier étaient blanc-hes. Tous les hommes résidaient sur zone depuis plusieurs années sauf Tom qui était de passage pour quelques semaines. Quant aux femmes, deux étaient installées depuis environ un an avec des liens ultérieurs avec la zad, et les autres y étaient installées ou de passage depuis quelques mois à quelques jours.

Dans mon corpus théorique, j'ai privilégié les chercheur-es féministe et/ou *queer*. Je me suis limitée aux sources qui portent sur des situations françaises, à l'exception de textes théoriques dont la réappropriation des concepts me paraissait pertinente.

ETAT DE L'ART

Cette revue de littérature porte sur les différents thèmes induits par l'analyse de la parole d'hommes sur leur propre violence sexuelle. Cette dernière est énoncée dans un atelier féministe mixte de (dé)construction dont cet état de l'art doit aussi rendre compte.

1. Les hommes impliqués dans des groupes féministes

Je n'ai pas trouvé dans la littérature d'étude portant précisément sur des ateliers féministes mixtes de déconstruction. Néanmoins, plusieurs travaux rendent compte d'associations féministes mixtes, ou de groupes de déconstruction entre hommes.

- Enjeux de déconstruction dans les groupes non-mixtes d'hommes

Les réunions en non-mixité choisies sont apparues avec le Mouvement de Libération des Femmes (MLF). À partir de 1974, des hommes qui adhéraient aux discours féministes constituèrent des « *groupes d'hommes* » qui avaient pour vocation, à partir de leur parole et vécus, de travailler à « *refuser la virilité obligatoire* » et échapper au patriarcat (Hornacek 1974, Jacquemart 2006). Ils y « *reconnaissent qu'ils bénéficient du patriarcat, tout en sachant que celui-ci les blesse aussi* » (hooks 2017). L'enjeu était qu'une parole intime permette une remise en question de son identité, d'où la nécessité d'inventer une parole masculine capable d'exprimer sentiments et doutes et des comportements non conformes aux identités de genre préétablies. Ces groupes sont restés peu nombreux et n'ont pas duré au-delà du début des années 1980, notamment du fait d'une reconversion de participants dans des groupes d'action sur la société (Jacquemart 2006).

Aujourd'hui, quelques groupes de déconstruction entre hommes existent à nouveau en France mais ne font pas l'objet d'études. D'autres groupes de parole entre hommes existent, généralement plus institutionnalisés et destinés à des publics spécifiques (les pères divorcés (Gratton 2012), d'apprentis dragueurs (Gourarier 2017) et divers (autres) groupes masculinistes). Les groupes les plus courants sont destinés à encadrer des hommes condamnés pour violences conjugales et/ou sexuelles. Les participants ne sont généralement pas volontaires et si certains enjeux de prévention et sensibilisation sont rencontrés, beaucoup d'hommes restent dans un déni de la violence et de leur responsabilité (Christian 2002, Coutanceau, Besset, Javay 2016).

- Groupes féministes mixtes, militer pour un changement social sans auto-introspection

Des études ont particulièrement porté ces dernières années sur les milieux altermondialistes, libertaristes et anarchistes qui portent des discours (pro)fémnistes, ou du moins antisexistes. Elles révèlent que malgré l'adhésion à ces valeurs, la domination masculine hiérarchise les espaces militants traversés par une culture organisationnelle et une sociabilisation sexistes, une division sexuelle du travail, un différentiel de « *capital militant* » (Rétif 2013) et de cotation symbolique des activités qui entretiennent les privilèges masculins et ramènent les femmes à un statut inférieur (Danièle Kergoat 2000, Falquet 2005, Jacquemart 2013, Cervera-Marzal 2015). Le féminisme est parfois vu comme secondaire et accusé de sectarisme (Dupuis-Déri 2009, Rousseau 2018). Certains militants expriment un refus de se culpabiliser ou utilisent les espaces de parole comme lieux d'échange de leur souffrance en tant qu'hommes (Thiers-Vidal 2002, Devreux 2004, Jacquemart 2013). Ces oppressions ne s'exercent néanmoins pas de manière homogène et des microrésistances féminines sont observées (Cervera-Marzal 2015).

Dans les milieux *queer*, notamment avec les deux collectifs *Wely Wely Want* et *Cambouis*, des réflexions émergent pour prendre en compte et travailler les rapports de domination internes aux communautés et construire de nouveaux modes de relation (Delage 2019).

Dans des mouvements beaucoup plus institutionnalisés où l'objet des organisations est la lutte contre la domination masculine, les places de pouvoir apparaissent là aussi accaparées par les hommes et des rapports d'oppression se perpétuent. C'est tout l'enjeu pour ces structures d'« *utiliser le genre comme concept pour lutter contre le genre comme système social, en affrontant la force des déterminismes normatifs du genre* » en interne (Dussuet, Flahault, Loiseau 2013). Cela interroge la possibilité de changer les rapports hiérarchiques de genre dans des groupes mixtes, lorsque la socialisation des dominé·e·s et des dominants se fait justement sous l'emprise de ces rapports et qu'ils sont complexes à identifier tant dans ce qu'on subit que dans ce qu'on perpétue (Delphy 1977, Mathieu 1985, Roux *et al* 2005).

La question de la domination de genre dans les organisations militantes fait l'objet d'une attention croissante depuis une quinzaine d'années (Fillieule, Roux 2009, Dunezat, Galerand 2013, Jacquemart 2013). Elle permet d'analyser tant ce que le militantisme fait à la domination masculine que ce que celle-ci fait du militantisme. Il apparaît que le militantisme en milieu mixte a paradoxalement un effet amplificateur de la domination masculine (Cervera-Marzal 2015) et que hommes et femmes accèdent à des statuts militants différents selon des contraintes à la fois externes (de hiérarchie structurelle des genres) et internes aux institutions (Fillieule, Mathieu, Roux 2007).

- De la possibilité d'être un homme proféministe

Les positionnements des théoricien·nes quant à une coopération féministe mixte sont très partagés. La seconde vague assimile la classe des hommes aux dominants, actant leur inadéquation à être féministes : « *Tous ces amis, ces partisans masculins de la libération des femmes, ont plusieurs points communs : ils veulent se substituer à nous, ils parlent effectivement à notre place, ils approuvent la libération des femmes [...] tant que libération et femmes les suivent et surtout ne les précèdent pas, ils veulent imposer leur conception de la libération des femmes* » « *Où est alors la différence entre ces "amis" et nos ennemis déclarés ?* » (Delphy 1998). Les hommes sont considérés comme inaptes à percevoir la complexité des enjeux féministes accessible par un point de vue opprimé (Delphy 2002, Harding 2004). L'homme proféministe se positionne en protecteur des femmes mais perpétue dès lors un rôle patriarcal, il ne peut seul se départir de ses comportements dominants et cherchera à tirer profit de ses avantages d'homme (Descarries 2005). Il apparaît nécessaire que « *les opprimé·es [définissent] leur oppression et*

donc leur libération elles/eux-mêmes, sous peine de voir d'autres les définir à leur place » (Dupuis-Déri 2008). Dans les années 1970 et par la suite, l'engagement des hommes dans le féminisme s'ouvre, préférentiellement s'ils se restreignent à un rôle d'auxiliaire, si les femmes ne constituent pas le seul sujet politique de leur mobilisation (Jacquemart 2012) et s'ils travaillent à leur *disempowerment* (Dupuis-Déri 2008). La déconstruction des hommes devient un projet gagnant-gagnant (Lang 2002) pour eux aussi qui pâtissent du patriarcat (Jalmer 2003, Connell 2003, Kaufman 2004, Pease 2008, hooks 2018).

2. Les violences sexuelles, une catégorie d'analyse politique

Les violences sexuelles sont des « *agressions en rapport avec la sexualité de l'agresseur et de l'agressé ; concernant les femmes, elles peuvent être sexistes ou/et homophobes [...]. Ce sont quelquefois des mots – des attitudes dans le cas du harcèlement sexuel –, mais surtout des actes, des pratiques sexuelles, infligés à une personne qui les refuse. Ce n'est pas la nature de l'acte qui définit la violence, mais l'imposition de l'acte à une personne qui n'y consent pas* » (Jaspard 2011). Cette dénomination regroupe les catégories légales d'agression sexuelle et de viol.

- Une longue reconnaissance des violences sexuelles, entre mœurs et militance

La gravité des violences sexuelles a longtemps été corrélée aux conséquences sur la morale et l'honneur des familles (Boucherie 2019) jusqu'au début des années 1970 où le MLF et les groupes de conscience entre femmes leur font réaliser l'ampleur de ces violences et leur portée politique. Les violences sexuelles ne sont plus des épiphénomènes ni des besoins impulsifs mais reflètent la domination structurelle des hommes sur les femmes (Hanmer 1977, Guillaumin 1992, MacKinnon 2001, Ferrant 2004, Debauche 2016, Delage 2020). En 1978, le très médiatisé *procès d'Aix-en-Provence* incite à une redéfinition juridique du viol : en 1980, il est fait référence à l'absence de consentement et les termes sont élargis. C'est en 1994 qu'un véritable changement de perspective s'opère avec l'adoption d'un nouveau code pénal qui déplace les lois relatives aux violences sexuelles de la catégorie « *Crimes contre les mœurs* » à celle des « *Crimes contre la personne* » (Debauche 2016). Le consentement est défini en creux par les contraintes qui le rendent obsolète, ce que nombre de féministes déplorent comme une disparition de cette notion qui empêche la monstration d'un consentement libre (Fraisie 2007, Boucherie 2019). Dans les années 1990, de nombreuses catégories militantes et d'action publique sont créées (Violences sexistes, de genre, faites aux femmes, etc.). Elles acquièrent une reconnaissance internationale avec la *Conférence mondiale sur les femmes* de Pékin en 1995 qui incite les Etats à développer des outils d'analyse des violences dans une perspective de genre

(Debauche, Hamel 2013, Delage 2020). La *Convention d'Istanbul* (2001) poursuit cette lancée au niveau européen. La définition des violences sexuelles s'affine peu à peu avec la création de nouvelles lois (contre le harcèlement sexuel, le voyeurisme, l'administration de substances, etc.) (Ferrant 2004).

Un enjeu majeur a aussi été la quantification de ces violences. Les enquêtes se sont tout d'abord fondées sur les plaintes et sur des perspectives de santé publique, ce qui a occulté nombre d'enjeux politiques et matériels (Romito 2006). La première enquête sur les violences envers les femmes en France (ENVEFF) fut rendue en 2000, suivie quinze ans plus tard de l'enquête VIRAGE. Elles permettent d'en analyser les dimensions politiques et systémiques.

- La banalité du mâle, analyse des violences sexuelles

- Une violence d'hommes cisgenres hétérosexuels : Ces études témoignent que la presque totalité des violences sexuelles sont commises par des hommes cisgenres, principalement à l'encontre de femmes, mais aussi d'autres hommes (Jaspard 2011). Tous les milieux socio-économico-culturels sont concernés (Delage, Lieber 2019, Brown, Debauche, Mazuy 2020) : « *ça arrive tout le temps. Voilà un acte fédérateur, qui connecte toutes les classes, sociales, d'âges, de beautés et même de caractères* » (Despentes 2006). Quelques situations aggravantes des violences sont mises en avant, quantitativement et qualitativement : lorsque la victime est mineure ou jeune, lorsqu'elle a déjà subi des violences, est en situation de handicap, lors de la venue d'un enfant ou que la femme est mère, dans les périodes de séparation ou après rupture, en cas d'infidélité d'un.e des partenaire et en lien avec l'inactivité et le chômage (Jaspard *et al* 2003, Jaspard 2007, Brown, Debauche, Mazuy 2020).

- Une violence de proximité : 85% des agresseurs et victimes se connaissent : les violences sexuelles se produisent dans l'interconnaissance et l'intimité. Les viols notamment sont très largement commis au sein du ménage par le conjoint, ex-conjoint ou un membre de la famille. Viennent ensuite des violences par les voisins, amis, relations, etc. (Mucchielli 2012, Langlade, Delbecq 2016, Barbier, Le Gaziou 2021).

- Une violence ordinaire contre les femmes : La « *grande quotidienneté* » (Boucherie 2019) des violences sexuelles dans les espaces les plus anodins constitue un instrument du contrôle social des femmes, tant comme expression matérielle de domination que comme menace pesant sur l'ensemble des femmes (Hanmer 1977, Dobash, Dobash 1998, Trachman 2018). Ces violences font système en ce qu'elles constituent un *continuum* : les femmes connaissent une diversité de formes et d'occurrences de violences de genre dans différentes sphères de vie où chaque fait se situe dans un ensemble plus vaste qui inclut les menaces, les agressions verbales,

les atteintes psychologiques, les violences physiques et sexuelles (Guillaumin 1992, MacKinnon 2001, Kelly 2019, Delage 2020, Brown *et al* 2020). Ce concept met en évidence le lien entre des comportements masculins 'normaux', quotidiens et les 'extrêmes', et donc remet en question ces dénominations, notamment dans leurs recoupements (Koss, Oros 1982). Toutes les femmes sont confrontées à la violence sexuelle dans leur vie ; les abus les plus communs sont liés aux agressions et crimes qu'elles subissent. « [A]ucune distinction claire ne peut être établie entre les 'victimes' et les autres femmes. La même logique s'applique à la définition des 'agresseurs' » (Kelly 2019).

■ Une violence politique, systémique : Au vu des données quantitatives et de ce *continuum*, plusieurs chercheur-es lient violences sexuelles et hétérosexualité (Russell 1975, Vogelmann *et al* 1979, Williams, Holmes 1981, Wilson 1978, Gilbert, Webster 1982) : « *Les rapports hétérosexuels ne se résument pas pour les femmes au consentement ou au viol, mais s'inscrivent dans un continuum passant du choix aux pressions, puis à la contrainte et à l'usage de la force* » (Kelly 2019). Au-delà d'une simple attirance romantico-sexuelle, l'hétérosexualité est un système autorégulateur qui produit des individus et des modalités d'interaction (Debauche *et al* 2013). Fondée sur des rapports hiérarchisés de genre (Scott 1988) et avec la complicité des individus et de l'Etat, elle emploie les violences de genre - tout particulièrement dans la sexualité - comme outil du contrôle social et de perpétuation du patriarcat (Rubin 1975, Hanmer 1977, Dankwort 1988, Rich 2011, Bozon 2002, Ferrand 2004, Sironi 2017). Chaque forme de violence agit comme un rappel à l'ordre collectif des normes de genre : même si elles n'ont pas été violées, les femmes intériorisent que les relations avec les hommes reposent sur leur non-consentement et ajustent leur comportement en fonction (Brownmiller 1975, Mathieu 1991, Jaspard 2011). Les hommes sont quant à eux éduqués avec la possibilité de recourir à la violence (Delage 2020).

■ Des violences qui relèvent de divers rapports de pouvoir, parfois contradictoires : Les violences sexuelles sont souvent définies comme relevant d'une « *stratégie déployée par l'homme pour asseoir sa suprématie* » (Pagès 2001), pour « *imposer sa volonté à l'autre, le dominer au besoin en l'humiliant, en le dévalorisant, en le harcelant jusqu'à sa capitulation et sa soumission* » (Jaspard 2003). S'ils participent à la domination patriarcale, beaucoup d'hommes ne sont pas conscients de ses mécanismes et en perpétuent les violences davantage par ignorance, manque d'empathie. Dans ce mémoire, la compréhension des violences sexuelles prendra aussi en compte l'existence de *zones grises* du consentement (Boucherie, 2019). Il serait réducteur de lire les violences sexuelles avec un seul prisme. Une approche intersectionnelle, sans minimiser l'asymétrie des rapports de genre et le contexte patriarcal, permet de comprendre les

multiples effets des rapports sociaux de genre, classe, orientation sexuelle, etc. (Delage, Lieber, Chetcuti-Osorovitz 2019).

La dénomination de *violences sexuelles* relève d'une grande diversité selon les études. Dans celle-ci, nous y entendrons à la fois le viol (« *Tout acte de pénétration sexuelle, de quelque nature qu'il soit, ou tout acte bucco-génital commis sur la personne d'autrui ou sur la personne de l'auteur par violence, contrainte, menace ou surprise est un viol* » Article 222-23) et les agressions sexuelles (« *toute atteinte sexuelle commise avec violence, contrainte, menace ou surprise* » Article 222-22). Cette délimitation sémantique recouvre aussi celle du terrain.

3. De la possibilité de ne pas/plus être violent

Si la violence sexuelle tient des rôles sociaux de genre, elle relève de l'artificiel et du construit et peut donc être désapprise (Dankwort 1988, Vigourt-Oudart *et al* 2016).

■ Une histoire de la prévention des violences et de ses contestations : La prévention des violences apparaît dans les années 1970 et se concentre principalement sur la protection des femmes victimes (Delage 2020). Ce n'est qu'en 1986 que l'association *SOS Hommes violents* propose de prendre en charge les agresseurs, et en 1988 qu'un centre les accueille. Dans la recherche, la prévention ou la sortie de la violence sont beaucoup moins étudiées que la violence elle-même et il faut attendre les années 1990 pour qu'apparaissent un changement de paradigme et les premiers travaux sur les hommes violents (Welzer-Lang 1991, Jaspard 2011, Debauche 2016). Dans les années 2010 se développent un champ répressif (les lois répressives s'accroissent) et préventif (campagnes de prévention et formation d'acteurices impliqué.es dans la gestion des violences de genre) (Debauche 2016).

Les féministes ne sont pas unanimes quant aux modalités de lutte contre les violences sexuelles. Dès la seconde vague est remis en cause le recours à la justice vue comme une institution patriarcale et bourgeoise. Certaines critiquent la pathologisation des agresseurs qui induit une dépolitisation et désystémisation des violences. Elles préfèrent l'autodéfense et l'émancipation à l'étatisation de la protection. Le débat porte aussi sur à qui incombe la responsabilité de gérer les agresseurs : aux femmes qui les subissent mais qui s'enferment dans le *care* ou aux hommes qui les perpétuent et en profitent directement (Debauche 2016, Delage 2016) ? Avec tout l'enjeu que les hommes participent et, dans une perspective de prévention, pas seulement a posteriori de violences.

■ Discours d'hommes sur leur propre violence sexuelle : Sur cette question, les études sont principalement criminologiques et psychologiques et portent sur des hommes condamnés pour violences. Ces derniers nient pour les $\frac{2}{3}$ leur responsabilité et perçoivent les autres comme les

« *vrais violents* » (Turcotte 2012, 2020). Paradoxalement, parler de leur violence est souvent utilisé comme moyen de se distancier d'elle (Hearn, 1998). Certains entament néanmoins des changements lorsqu'ils parviennent à se responsabiliser (Rousseau-Tremblay, Turcotte 2020).

MISE EN CONTEXTE

1. La zad de Notre-Dame-des-Landes, espace de féminisme en négociation

- Une zone militante d'expérimentation sociale

La *zone d'aménagement différé*, rebaptisée *zone à défendre* (zad), est occupée depuis environ 15 ans dans la lignée de la lutte vieille d'une cinquantaine d'année contre le projet de construction d'un aéroport sur une zone écologique sensible proche de Notre-Dame-des Landes. Après plusieurs tentatives d'expulsions, des négociations et un référendum, le gouvernement renonça officiellement au projet le 17 janvier 2018 ce qui lança une nouvelle phase : la défense de la zone en tant qu'espace d'autonomie politique et d'expérimentation écologique et sociale (Rousseau 2018). La zad prône l'anticapitalisme et l'écologisme et tente à travers l'autogestion, l'anarchisme, l'horizontalité, le libertarisme, etc. d'inventer de nouvelles manières d'habiter, de se nourrir, d'être les un-es avec les autres. Au grès des événements et de leur médiatisation, la lutte sur zone a été rejointe ou quittée par différents publics, influençant sur les valeurs militantes expérimentées.

- Une zone empreinte d'une histoire féministe et *queer*

Aux prémices de l'occupation, la zad semblait colorée de féminisme sans que cet engagement ait particulièrement eu besoin d'être organisé. Assez tôt, des lieux collectifs s'inscrivirent dans des veines féministe et/ou *queer*. Les expulsions de 2012 transformèrent la lutte en faisant venir un grand nombre de personnes qui s'y installèrent par la suite, et l'antiféminisme avec. Parfois dû à de la méconnaissance, il était aussi porté comme idée politique que le féminisme était secondaire ou arriéré. Dans cet espace anti-autoritaire, il a finalement été collectivement décidé de s'opposer aux discours sexistes et discriminants, ce qui s'incarna notamment par la création d'une charte sur la liberté d'expression pour la radio de la zad. Cela ouvra la porte à des prises de positions sur d'autres rapports d'oppression et à une convergence de leur compréhension. Une première semaine féministe fut organisée en mixité choisie pour des rencontres, échanges et festivités entre *femmes-gouines-trans*. En 2013, une *cabane non-mixte* fut construite comme lieu d'accueil, de rencontre et d'organisation. Elle permit aux féministes de gagner du poids dans les assemblées générales pour dénoncer sexisme et homophobie. Mais de nombreuses divergences les ont divisées et l'attitude générale sur zone restait non concernée, focalisée sur

d'autres priorités. Ce regroupement féministe posa aussi la question du biais de la relégation du problème des discriminations et de la gestion des violences masculines aux *femmes-gouines-trans* seul-es. Mais il donna une vraie force politique et d'action aux féministes, qui s'incarna par exemple par l'expulsion collective d'un homme violent et l'occupation de sa ferme. Il a ensuite été institué que les violences sexuelles étaient un des cinq comportements inacceptables sur zone. Cette règle reste néanmoins adaptée aux circonstances et soumise à des enjeux de classe, de race, de popularité (Rousseau 2018).

Les expulsions de 2018 causèrent la destruction d'une grande partie de la zad et le départ d'une part importante des personnes qui prônaient plus radicalement l'antiproduktivisme et la déconstruction. Plusieurs initiatives féministes disparurent aussi. Aujourd'hui, la zone reste très majoritairement masculine et il n'est pas toujours évident pour les femmes d'y trouver une place. Depuis l'abandon du projet d'aéroport, de nombreuses personnes s'engagent à réinscrire ce combat au centre de la culture de la zad. L'antisexisme semble de mise, même s'il est parfois surtout théorique. Les hommes sont repris sur leurs comportements et il est devenu assez simple de dénoncer des oppressions sans être remise en cause. Plusieurs ateliers féministes ont été créés, un bus féministe sert de lieu de réunion, de même qu'une soirée mensuelle en non-mixité.

- « Mais ici à différentes échelles se reproduisent des choses du monde du dehors » (Cloé)

Les collectifs militants peuvent se penser comme anti-autoritaires et défenseurs de l'égalité sans pour autant transformer radicalement en leur sein les rapports sociaux (Roux *et al* 2005). Les habitant-es de la zad n'ont pas été éduqué-es hors de notre société. Ils la reflètent dans son ensemble et en reproduisent spontanément les comportements discriminants (Dupuis-Déri 2009) ; patriarcaux notamment, mais aussi racistes, classistes, queerphobes, etc. Sur zones sont produites les mêmes violences qu'ailleurs, qu'elles soient de genre, de classe, physiques ou sexuelles, avec ou sans armes, du petit banditisme ou des règlements de compte, etc. C'est aussi que la zad « combine deux univers particulièrement rudes, le monde agri et le monde militant » (Aurélië), fortement guidés par des valeurs patriarcales. Si une sensibilisation féministe et *queer* circule depuis plusieurs années, elle touche de manière hétérogène les groupes plus ou moins perméables à ces idées. Ce qui entretient l'illusion entre être et se dire anti-fasciste ou pro-féministe et permet la perpétuation de violences. D'autant plus que la zad reproduit aussi la même culture du silence et d'invisibilisation de certaines violences. Bien que zone fortement féministe, certaines militantes l'ont quittée déçues de la tournure qu'elle prenait.

- « Ils sont tous un peu cabossés » (Lina) Un lieu marqué à plusieurs égards par la violence

La zad, tant par son histoire que ses habitant-es et ses lieux, est marquée par la violence. C'est un espace qui, malgré ou pour des raisons idéologiques, a attiré des personnes affiliées à des mouvements violents. Elle a été un refuge pour nombre de personnes en grande précarité, qui ont subi des traumatismes dans leur vie. La zone a connu des périodes où elle était soustraite aux autorités policières et administratives, ce qui a incité des personnes à s'y réfugier, parfois avec un passif violent. Mais ce sont les violences policières lors des différents épisodes d'expulsions qui sont principalement évoquées quant à la justification des stigmates de violences sur zone. Les situations d'affrontement quasiment guerrier marquent les gens, les lieux et ce qui fait la zad aujourd'hui. Les violences ont un enracinement dans un contexte beaucoup plus vaste et ancien (Davis 2016). Celles du capitalisme, du productivisme, du nihilisme de l'écologie, des dominations sociales et des affrontements policiers sont malgré tout l'arrière-plan de la zad. Dans la même mesure que « *la société raciste blanche [est] également mise en œuvre au sein de nos communautés noires. [...] Exacerbée par le racisme et la pression de l'impuissance, la violence à l'égard des femmes et des enfants noirs devient souvent une norme au sein de nos communautés, une norme qui permet de mesurer la virilité* » (Lorde 1984), ces différentes violences socio-économico-culturelles sont reproduites en interne, contre les autres et soi-même. C'est tout particulièrement le cas des violences sexuelles. La zad n'est pas tout à fait une communauté, les habitant-es ne se sont pas choisi-es pour vivre ensemble : avec le refus de toute instance (autoritaire) de régulation, l'incapacité parfois des gens à communiquer avec des repères très éloignés suscite aussi des violences

- De la gestion des violences sur zone

L'un des principes de base à la zad est le refus de recourir à la police et à tout organe coercitif étatique. Dans un tel contexte de sociabilité communautaire, il porte l'effet pervers d'une résolution interpersonnelle des conflits teintée d'acointances, de la crainte d'adopter une position répressive et de mener à la dissolution du groupe (Lacroix 1981, Duriez 2009). Il a existé un temps *Le cycle des 12* ; un groupe d'habitant-es qui proposait des médiations et sorties de conflit aux personnes qui le demandaient. Mais ce système n'existe plus et la gestion des violences reste une des grandes difficultés de la zad. Des résolutions se font principalement par interconnaissances, ou entre femmes lorsque cela relève de questions de genre. Le risque est qu'elles échappent alors à la politisation du privé et n'induisent que peu, voire pas, de questionnement collectif des relations sociales (Duriez 2009). Une vigilance communautaire, notamment par le féminisme, permet néanmoins un transcendement des groupes affinitaires et une politisation des décisions. La violence elle-même est repensée et réappropriée dans des optiques d'auto-

défense individuelle et collective. Mêlée au danger d'un relativisme de la violence se pose aussi la question de l'intersectionnalité de la gestion de celle-ci. Le refus de stigmatiser les comportements atypiques et la protection des plus opprimé-es mènent parfois à des impasses.

2. Un atelier de (dé)construction féministe pour lutter contre le patriarcat

Une nouvelle prise de conscience collective durant l'été 2020 a conduit la zad à renouveler la question de sa gestion des violences sexistes, et notamment à la création d'un *atelier de (dé)construction féministe*.

- Pourquoi la création d'un tel atelier ?

Lors du festival ZADenVIES - une semaine d'évènementiel autour du militantisme dans le monde et de ce qui est porté par la zad - a été commis (au moins) un viol qui a largement été médiatisé sur zone. Au-delà du drame individuel, cela a été un choc pour beaucoup de réaliser que, malgré que la zad soit effectivement davantage déconstruite et *safe* qu'ailleurs, elle restait un lieu de perpétuation de violence de genre sous toutes ses formes. Cela a notamment mis en évidence le décalage de moyens mis en œuvre et de priorisation : « *t'es capable de mettre énormément d'énergie pour avoir un arc qui fonctionne du feu de dieu, des cantines, des infrastructures, des micros qui fonctionnent pour les intervenants/intervenantes, et en fait on avait pas de protocole vraiment clair anti-agression et une culture collective par rapport à ça* » (Seb). La première proposition mise en place a été un numéro d'urgence qui permette d'avoir un soutien immédiat lors des mouvements festifs. En a découlé la réflexion que si les violences sexuelles advenaient, c'est qu'il y avait un problème politique de fond à considérer, non réductible à des comportements ou personnes particulier-ères (Duriez 2009). Face à cette responsabilité a été créé le mouvement #ZadToo, et par lui plusieurs groupes thématiques de réflexion et de lutte contre le patriarcat. Le groupe *Fight sexism* se concentre sur la prévention du sexisme lors des évènements festifs, un autre propose de la médiation de conflits, un troisième réfléchit à du suivi de personnes agressées et agresseuses, un quatrième se concentre sur l'inclusivité des chantiers sur zone, et le dernier est l'*atelier de (dé)construction féministe*. L'ensemble de ces groupes amorce une réconciliation entre la nécessité de protéger la zad des violences, notamment sexuelles, et l'impasse tant du modèle libertaire, qui refuse par principe tout encadrement et condamnation, que du système pénal, jugé oppressif et inopérant (Duriez 2009). Parmi des groupes plutôt d'action pragmatique, l'enjeu de l'*atelier de (dé)construction* est de porter un travail de fond de lutte contre le patriarcat au niveau individuel.

- Principes de l'atelier de (dé)construction féministe

L'atelier de (dé)construction féministe tente de répondre à plusieurs enjeux. Il fait face au constat des violences sur zone et à la nécessité de les encadrer. Il repose sur le refus collectif que « *la punition soit un système de régulation sociale* » et l'idée que les violences relèvent d'« *une responsabilité individuelle, mais qui est soutenue par une responsabilité communautaire, qui suppose qu'on soit outillé·es et organisé·es* » (Oxymore in Delage 2019). L'enjeu est alors « *de ne pas traiter les agressions comme les seuls comportements qui posent problème [mais] comme un des éléments d'une éthique développée au sein de la communauté* » (Ibid). L'atelier permet de retraduire la question de la sécurité en autoprotection (*Combahee River Collective in Dorlin 2019*). Il propose un travail de fond et de long terme, d'éducation de soi au sein et avec le collectif, en vue d'une prévention des oppressions patriarcales. Concrètement, cet atelier bimensuel réuni dans des petits groupes mixtes les personnes qui le souhaitent et les invite à témoigner sur base d'un thème féministe illustré à l'aide d'une ressource (texte, podcast, image, etc.). La démarche, matérialiste, revendique de partir d'expériences personnelles plutôt que de la théorie (Koechlin 2019). L'enjeu est de parler de soi afin d'identifier dans son vécu sa part de reproduction du patriarcat pour la déconstruire et expérimenter des rapports sociaux plus sains. Avec des principes de confidentialité et respect de l'autre, l'atelier repose sur l'idée que « *nous sommes dans un système patriarcal que nous incarnons chacun·e en partie dans nos comportements, et que nous pouvons participer à déconstruire ce système en déconstruisant nos comportements qui l'incarnent* » (Cadre de l'atelier de (dé)construction féministe). Nous ne naissons ni hommes ni femmes (de Beauvoir 1949) ; ces identités sont construites et peuvent donc être défaites, de même que le patriarcat incarné. Au-delà de la déconstruction d'inégalités perçues comme allant de soi, ce travail est à deux vitesses selon le genre des participant·es. Pour les femmes, il est question d'*empowerment*. Leurs partages autour des oppressions qu'elles subissent leur permet de découvrir que des expériences relèvent du système patriarcal et ont une cause politique plutôt que psychologique (Hanish in Dupuis-Déri 2008). Cela permet l'émergence d'une « *conscience d'opposition* » (Mansbridge in Ibid), à la fois par une prise de conscience des incarnations du patriarcat et par le développement de formes de résistance et d'émancipation (Fortin-Pellerin in Ibid). L'objectif politique est autre pour les hommes qui, « *au lieu de nous donner des conseils [aux femmes et aux féministes], travaillent sur eux, sur leurs problèmes sexistes ; qui, au lieu de nous interpeller, s'interrogent, au lieu de prétendre nous guider, cherchent leur voie, qui parlent d'eux et non pas de nous* » (Delphy in Ibid). Cet atelier leur offre un accès privilégié au vécu des femmes, à l'autre bout du spectre de la domination, et en miroir à celui d'autres hommes, de pairs. Le but de l'atelier concerne leur

disempowerment. L'enjeu n'est pas qu'ils perdent en capacité mais de réduire le pouvoir qu'ils exercent « avec » les hommes et « sur » les femmes (Dupuis-Deri 2008).

- Une autodéfense féministe nécessairement inclusive des hommes

Créé en réaction au sexisme sur zone, cet atelier peut être lu comme un groupe d'autodéfense. Il a la particularité, à la différence de la défense généralement d'un soi contre un autre extérieur (Dorlin 2019), d'être un atelier de protection de soi-même contre soi-même (par la déconstruction) mais aussi contre ses pairs constituant ce même atelier. Il est un atelier de lutte contre le patriarcat qui se veut mixte et revendique que ce ne soit pas paradoxal mais nécessaire. Il repose sur le principe que les « *hommes qui luttent activement contre le sexisme ont une place dans le mouvement féministe. Ils sont nos camarades* » (hooks 2017). Il n'est pas nié que tout homme soutien et perpétue les oppressions de genre, mais « *[dans] la mesure où les hommes sont les agents principaux qui maintiennent et soutiennent le sexisme et l'oppression sexiste, ces systèmes ne peuvent être réellement éradiqués que si les hommes sont contraints d'assumer leurs responsabilités et de transformer leur conscience* » (Ibid). S'il n'est pas question de culpabilité quant au fait d'avoir intégré le sexisme, il est possible pour les hommes de changer et de mener des vies épanouissantes sans opprimer les femmes ; il en relève donc de leur responsabilité. La révolution féministe sera structurelle et sociale par l'intégration du plus grand nombre, et dans une réflexion de déconstruction de la division sexuée du travail, par une charge de la lutte révolutionnaire portée aussi par les hommes (Ibid). La mixité permet aussi l'accès à l'intimité de l'Autre et à son vécu de situations parfois partagées :

« Y'a vraiment la nécessité du témoignage. Je sais absolument pas ce que ça va avoir fait aux deux gars qui m'ont entendue [parler des violences sexuelles que j'ai subies], mais si jamais ça participe de quelque chose, je vois pas bien comment ça pourrait être de l'ordre du masculinisme, vraiment je vois pas bien comment quelqu'un peut écouter ça et dire 'Putain vraiment les féministes c'est des petites salopes'. Et que si c'est à force de témoignages que les mecs peuvent arriver à se rendre compte, et qu'en plus moi en témoignant je libère ma parole et ça me fait du bien, je crois c'est que du bonus » (Cloé)

Espace de légitimité pour penser et rendre public des expériences intimes, l'atelier permet aux hommes d'accéder à des vécus de l'oppression patriarcale qu'ils participent à perpétuer. Cet accès et égalité dans l'information concerne tant les témoignages individuels que les réflexions féministes portées depuis plusieurs générations. Porté par la nécessité de déconstruire le patriarcat, l'atelier vise la construction de nouveaux rapports ; entre hommes, entre femmes, entre les deux et avec soi-même, pour la zad d'aujourd'hui, voire pour les générations de demain.

HYPOTHESES

La revue de littérature, même si elle ne rapporte pas de recherche sur le contexte exact de groupes féministes mixtes engagés dans leur propre déconstruction, montre la difficulté des hommes à reconnaître et rendre-compte de la violence sexuelle qu'ils commettent. Une hypothèse pourrait relever du refus des hommes rencontrés à être associés au sujet des violences sexuelle, et du refus de ma démarche de recherche à leur égard. Si cette hypothèse n'a pas totalement été rencontrée - mon enquête au sein de cet atelier et auprès de ces hommes a été acceptée, ce qui a permis l'établissement d'une problématique quant à leur discours sur leur propre violence sexuelle -, la question de la difficulté à reconnaître et parler de sa propre violence sexuelle reste posée. Cette hypothèse peut rester pertinente à poser concernant le degré d'acceptation de participation et d'association à la démarche d'enquête et de témoignage ; un refus n'est pas toujours frontal mais peut être masqué, en demi-teinte dans les attitudes et discours. Elle peut aussi l'être quant à la responsabilité qu'ils se reconnaissent.

Une seconde hypothèse semble intéressante quant à l'analyse des discours de ces enquêtés. Rencontrés dans le cadre d'un atelier féministe qui engage les hommes dans leur déconstruction, il est intéressant de se demander s'il y aurait un lien entre la reconnaissance de leur rôle dans la perpétuation de violences sexuelles et leur perception et vécu de leur masculinité. La façon dont les hommes reconnaissent et témoignent de la violence sexuelle qu'ils commettent serait-elle liée à leur position au sein des masculinités, à leur proximité avec le féminisme et degré de (dé)construction ?

PAROLE D'HOMMES SUR LA VIOLENCE SEXUELLE QU'ILS COMMETTENT

Pour tester la pertinence de ces hypothèses, cette partie analytique se concentrera sur les six hommes qui ont participé à l'atelier de (dé)construction observé. Elle se fonde sur leurs témoignages lors dudit atelier et d'entretiens individuels. Ces hommes parlent à partir d'un point de vue d'hommes cisgenres et hétérosexuels qu'il convient d'analyser comme tel. Tous ont partagé avoir commis une/des agression(s) sexuelle(s) et/ou viol(s). L'un a témoigné d'une agression sexuelle subie, et un autre d'avoir été violé ; tous deux lorsqu'ils étaient mineurs. Trois d'entre eux viennent de classes sociales moyennes et supérieures, et les autres de classes ouvrières et populaires. Ils se sont tous installés à la zad bien avant les expulsions de 2018, sauf Tom qui est de passage pour quelques semaines et extérieur à ce milieu.

I. DISCOURS SUR LA MASCULINITÉ

Statistiquement et symboliquement, la violence est dans notre culture liée au masculin. Pour comprendre d'où parlent ces hommes, il est nécessaire d'analyser leur perception de ce qu'est un homme et la manière dont ils se vivent en tant que tel.

1. Qu'est-ce qu'un homme ?

■ Un aveuglement au genre. Pour certains, la question est nébuleuse et ne s'est jamais posée. Elle induit alors relativisme et neutralité du masculin : « *Pour moi être un homme c'est être humain* » ; « *je pense être plutôt pour l'abolition du genre* » (Tom). Si une telle proposition représente un puissant projet idéologique, une telle réponse sans véritable engagement relève d'un dangereux refus de penser sa situation. Cela mène à un aveuglement face aux discriminations, au patriarcat, et donc aux avantages tirés en restant néanmoins homme aux yeux de la société (Thiers-Vidal 2010, Lamoureux 2012). Car la masculinité la plus courante, et celle de Tom issu de classe moyenne-supérieure, est « complice » ou du moins « complaisante » du patriarcat dont elle profite spontanément des dividendes tout en évitant nombre de risques et tensions (Connell 2014). « *Qu'est-ce que c'est qu'un homme, qu'est-ce que c'est qu'une femme ? C'est à toi de dire, pas aux autres* » (Léo) : refuser de voir le genre risque de mener à nier ses enjeux politiques et l'inégale marge d'émancipation. Pouvoir s'abstenir de considérer ce problème systémique relève en soit d'un privilège, mais qui est alors nié.

■ Une définition exclusivement physiologique. Être un homme relèverait sinon exclusivement de l'organique. « *Pour moi être un homme c'est avoir des couilles* », « *Et t'as la testostérone* » (Léo), « *t'as quand même des trucs de faire pipi debout* » (Tom). Si spontanément Léo et Tom se présentent comme cis et parlent de patriarcat, ces termes restent théoriques, voire de bon goût mais éloignés d'une lecture politique qu'ils pourraient se faire de leur position individuelle.

■ Une approche sociopolitique. Certains ont une lecture beaucoup plus politique de leur identité. « *A la naissance, on te dit 't'es un homme' et du coup t'es identifié à un groupe social qui en domine un autre* » (Lucas) : être un homme relève d'une décision sociale (le genre précède le sexe, Delphy 1981) dans un monde hiérarchisé (« *du coup je me considère comme un homme parce que je fais partie d'un groupe de dominants* » Seb). Cette identité est ensuite entretenue par « *l'éducation d'homme* » (Lucas) renforcée par une sociabilité entre pairs (« *surtout trainer avec d'autres gars, tu te regroupe entre identité de genre* » Lucas). Cela façonne un caractère et des goûts masculins particuliers : « *on nous apprend à aimer des trucs violents, de domination* » (Lucas), « *c'est 'pourquoi tu pleures, ça sert à rien de pleurer t'es un mec. Faut que tu saches faire les trucs manuels. T'as pas besoin de pleurer, t'as pas besoin de te confier, t'as*

juste besoin d'être fort et d'avancer. Tu dois avoir un métier, et plus tard avoir une femme. Puis tu dois l'entretenir et tu dois avoir de l'argent sinon ça marche pas' » (Raf). Être un homme est forgé par des impératifs au service d'un schéma familial hétérosexuel et productif tourné vers l'enjeu de la possession.

■ Une conception relationnelle. Être homme, c'est ne pas être l'altérité, le subalterne (de Beauvoir 1949), que ce soit sur des questions de genre (« *Moi je me vois comme un mec. Ou en tout cas c'est sûr que je me vois pas comme une femme* » Seb) ou sociales (« *Un homme de façon générale c'est le pouvoir, c'est chercher la domination [...] pour fuir la vulnérabilité* » Tom). Selon une conception connellienne du genre, la masculinité n'est pas une identité fixe mais une position évolutive en interaction avec les modulations d'autres identités de classe, de race, d'âge, etc. Cela permet une lecture nuancée et critique de son identité : « *ça me saoule d'être un homme. Dans le sens que 'Oh putain si un homme ça doit être ça, je veux vraiment pas être un homme quoi'. Ça m'énerve de m'imaginer comme un homme alors qu'en vrai je voudrais ressembler plus à une meuf dans ses comportements avec les gens. Et ça, ça m'handicape, ça me saoule, ça me frustre. Mais dans mon raisonnement je me dis 'c'est sûr t'es pas une personne trans, arrête de déconner, arrête d'essayer de te récupérer quelque chose ou je sais pas quoi. T'es un foutu gars, c'est pas grave. Mais tu peux être cool'* » (Seb). La masculinité ne fait pas système en soi mais est une configuration de pratiques au sein d'un système de rapports de genre. Connell parle alors de masculinitéS et fonde sa théorie sur le fait qu'elles peuvent évoluer (Fassin 2014).

Si cette conception permet à certains hommes, qui pâtissent ou sont en décalage avec l'idéal hégémonique, d'aspirer à un nouveau modèle masculin identitaire, elle peut expliquer à l'inverse - dans une approche intersectionnelle - la cristallisation du patriarcat chez un homme en situation d'oppression sociale, raciale ou d'un tout autre ordre. Léo par exemple ne se pense jamais dans une catégorie d'ascendance sociale du fait qu'il est un homme car il perçoit avant tout les oppressions sociales et d'âge qu'il subit. Par exemple dans les chantiers sur zone, « *c'est beaucoup des mecs qui ont le savoir-faire qui vont dire 'Faut faire ça comme ça' qui vont te prendre l'outil des mains parce que toi tu sais pas faire* » : il se vit dans une masculinité marginalisée (Connell 2014) où il est subordonné aux autres hommes. Et il garde cette grille de lecture pour les autres circonstances de sa vie : « *je me sens pas à l'aise avec le fait de draguer ou ce truc d'avoir une position ascendante* ». L'ascendance ne fait pas partie de son identité auprès des hommes, et n'est donc pas concevable non plus auprès des femmes. Cela l'empêche de penser sa propre domination masculine, notamment dans ces situations de drague où pourtant : « *y'a une fois où il s'est permis de dire un truc de l'ordre 'Bon moi personnellement je*

pense qu'en soirée j'ai jamais un geste de trop ou un mot de trop avec une fille – *'Léo, je crois qu'on peut pas déceimment te laisser dire ça'* » (Cloé). La masculinité est une constituante parmi d'autres de l'identité. Le vécu des autres interactions sociale en influence la perception.

2. Perception et vécu de sa masculinité

■ Une masculinité en tension entre bien-être et conscience des oppressions véhiculées. L'échantillon est tiré d'un atelier de (dé)construction féministe. Les hommes interrogés sont déjà dans une reconnaissance, a minima théorique, des torts portés par le patriarcat. « *Je me vis bien [en tant qu'homme]. Bah ouais, mais c'est dégueulasse parce que pour moi les hommes et les femmes sont pas encore considérés comme égaux tu vois. Parce qu'en plus je suis un homme blanc. Du coup je suis bien, mais je trouve ça injuste. [...] Et ça me fait un peu culpabiliser en fait* » (Julien). Là est toute la complexité de la sociabilisation, constituée du profit de la masculinité et du voilement des privilèges, simultanément pour certains à la conscience de ceux-ci (Lamoureux 2012). Cette tension est à l'origine du travail de (dé)construction de l'atelier.

■ Un discours prédominant sur une masculinité subie. Les privilèges, invisibilisés en tant que tels car intériorisés comme évidents, conduisent bien souvent les hommes à parler de leur masculinité surtout en ce qu'ils en pâtissent. Cela induit plusieurs effets. Les hommes expriment souffrir de leur masculinité, notamment dans leurs interactions avec les autres hommes. « *J'ai tendance à être pris dans des relations de domination avec d'autres gars. [...] ça me coûte de subir des trucs où je subis sans exprimer des choses que j'aurais à exprimer* » (Lucas). Ils mettent en avant les tenants marginalisés de leur masculinité dont le coût est tant relationnel qu'intime. Raf explique que « *des fois les gens ils pensent qu'on est des mecs et du coup on peut tout accumuler, tout prendre dans la gueule, et on a pas besoin de se confier. Du coup parfois ça me saoule* » au point qu'il ait envisagé de transitionner afin de quitter la masculinité. Ce mal-être est davantage causé par les stéréotypes subis que ceux perpétrés. Au risque parfois de créer un complexe du dominant qui envie une place subalterne sans percevoir les privilèges qu'il y perdrait, voire une violence décuplée qu'il subirait : « *je suis partagé parce que je me considérerais comme viril [...] mais j'aimerais bien des fois ne pas être viril, parce que les gens ont un rapport différent. Moi qui ai horreur d'attirer l'attention, tu vois je préférerais être maigre et que personne me remarque* » (Julien). Cela peut relever d'une réelle gêne et envie de changer, mais peut aussi témoigner d'un relativisme des subordinations, de genre notamment : « *Moi j'ai plutôt cette tendance aussi à pas prendre trop d'espace, à m'écraser un peu, donc en quelque sorte 'ma part de féminin'. Et du coup quand y'a des comportements un peu masculin de prendre de l'espace, ça me blesse. 'Fin tu vois je m'écrase un peu* » (Tom). Le fait de

décorrélér le masculin de l'homme, le féminin de la femme mène parfois à nier les rapports systémiquement hiérarchisés de genre et de retourner la victimisation. L'enjeu est alors davantage le confort personnel, qui se concrétise finalement en une maximisation des privilèges. Ces hommes prônent une adaptation de la masculinité afin de moins en pâtir, sans remettre en question son statut hégémonique et les torts causés à d'autres.

■ Un horizon de transformation positif de la masculinité. Dans le cadre de cet atelier, les hommes reconnaissent souffrir du patriarcat mais aussi participer de ce système oppressif : « *c'est pas que un truc négatif de faire du féminisme quoi. Effectivement c'est pas drôle, tu t'attaques à des relations de domination. Mais c'est aussi un truc émancipateur pour les gars* » (Lucas). Ils reconnaissent par ailleurs la part construite et performative du rôle d'homme (Butler 1993) et donc que des changements sont possibles. Ils proposent dès lors de constituer collectivement des masculinités « *oppositionnelles* », soit « *des formes activement subversives de masculinités [...] qui contestent les modèles hégémoniques au nom d'une plus grande égalité de genre. Et c'est incroyablement difficile à faire au niveau individuel. Si vous arrêtez d'endosser des formes reconnues de masculinité [...], vous serez probablement plus considéré comme un excentrique ou un fou que comme une personne engagée politiquement. Mais si beaucoup d'entre vous commencent à se comporter de la sorte, vous créez des formes de pratiques qui ont des conséquences. Vous vous engagez de manière partagée dans des pratiques qui ont pour effet de changer les inégalités et qui sont alors légitimement vue comme des pratiques de résistance. Oui on vous prendra pour un fou, mais d'autres personnes partageront votre folie. Et cette folie aura un sens* » (Connell 2017). L'atelier permet de défier collectivement les modèles hégémoniques de masculinité et de proposer des horizons politiques d'évolution. Créé à la zad - un espace de valorisation des formes de résistance - l'atelier confère une forte légitimité à ces masculinités en subversion.

3. Quel lien entre violence et masculinité(s) ?

Spontanément, les six enquêtés ne lient pas la violence à leur masculinité, bien qu'elle parcourt souvent leurs récits.

■ Eviter de se penser comme lié à la violence. Dans leurs discours, plusieurs confondent la violence et le conflit, la colère, etc. Couramment constaté auprès des hommes enquêtés, cela témoigne de leur confusion et difficulté à identifier leurs émotions, ou d'une stratégie d'évitement (Pease 2008, Thiers-Vidal 2010, Turcotte 2012). Ils ne se sentent généralement pas concernés par la violence, voire au-dessus de cet écueil : « *Moi je pense c'est vraiment lié à des frustrations, ou ce truc d'éducation où t'as pas appris à réfléchir, à prendre sur toi. Ça c'est*

pas être un homme, c'est être un enfant pourri gâté » (Léo). Et cette éducation ne serait qu'individuelle, pas sociale ni genrée, de même que la violence. Le cadre de l'entretien, perçu pour certains comme scolaire et tenu par une femme, pousse à vouloir donner la bonne réponse et une meilleure image d'eux-mêmes, et donc à écarter toute violence de soi. Certains en ont néanmoins une lecture politique et sociale (« *je viens d'un milieu bourgeois où on n'a pas besoin de se prendre la tête sur ce rapport à la violence parce que si on a l'impression de subir de la violence, on aurait qu'à appeler les keufs, et comme on est riches et qu'on passe bien, on aura toujours cette protection-là. Et c'est comme ça que tu crées de la violence, parce que tu te dis que les gens qui t'agressent, c'est des mauvaises personnes* » Seb). Mais la violence reste non genrée. Ce rejet de son assimilation à la violence semble très lié à celui d'être soi-même violent : « *Ça me fait vraiment peur la violence. J'ai peur des keufs. Ça me fait peur de visualiser dans ma tête de mettre mon poing dans le visage de quelqu'un* », « *j'ai peur de prendre des coups, j'ai peur qu'on m'agresse, physiquement, [...] je veux que plus jamais quelqu'un lève la main sur moi, plus jamais tu vois !* » (Seb), « *J'aime pas les situations de violence, j'aime pas forcer quelqu'un, j'aime pas me forcer. Et j'aime pas quand on essaye de me faire mal non plus* » (Lucas). La violence des expulsions de la zad par les « forces de l'ordre » est rappelée à plusieurs reprises. Elle marque la conception qu'ont ces hommes de la violence dont ils se sentent avant tout les victimes, tant par des expériences collectives qu'individuelles (« *j'ai l'impression d'avoir des traumatismes. La façon dont mes parents m'ont mis des claques, m'ont frappé. J'ai un rapport chelou avec la peur de prendre des coups* » Seb, « *Qu'est ce qui fait mal, c'est ça pour moi la violence. La douleur* » Léo). En tant que victimes de la violence, ces hommes se perçoivent difficilement comme potentiels acteurs de cette dernière.

■ Reconnaître une part de violence liée à son genre. Lucas définit : « *être un homme qu'est-ce que c'est ? C'est jouer à la guerre ! Pendant les 20 premières années de sa vie* ». Il l'explique par l'éducation genrée qu'il a reçue : « *mon goût il est façonné par le monde dans lequel je suis* ». Avoir été éduqué comme un homme l'a formé à vivre et apprécier une certaine agressivité, voire violence. La constitution de la virilité, sinon de la masculinité, se forme dans l'éducation et la sociabilisation qui normalisent un socle identitaire de domination. La violence symbolique trouve bien entendu son corollaire matériel et physique, entre hommes mais surtout sur les femmes (Bourdieu 1998, Devreux *et al* 2002). C'est ce qu'illustre le discours de Tom spontanément orienté sur les violences sexuelles lorsqu'il réfléchit au lien entre masculinité et violence : « *dans le fait d'être un homme ... Bah clairement tous les témoignages qui ont été partagés jeudi c'était des histoires plutôt d'oppression sexuelle, d'hommes sur des femmes. Déjà ça c'est une oppression de ouf* ». Le viol serait intrinsèquement lié au masculin - « *Le viol, c'est*

le propre de l'homme, non pas la guerre, la chasse, le désir cru, la violence ou la barbarie, mais bien le viol » (Despentes 2006).

■ Reconnaissance du vécu d'une violence, toujours ponctuelle et justifiée. Au-delà du théorique, certains hommes font le récit de violences qu'ils ont commises. Leur cause est toujours fondée. Elles relèvent de la légitime défense et de l'idéologie (« *j'ai peur de prendre des coups, j'ai peur qu'on m'agresse, physiquement. Et c'est ce qui fait qu'à l'inverse je peux devenir très violent si j'ai cette sensation* » Seb, « *à un moment donné dans ma vie je suis parti tellement loin. [...] J'étais dans un pays étranger à faire la guerre, plus ou moins. [...] Je faisais ça pour des idées, pour défendre la lutte* » Raf) ou d'enjeux de sociabilisation (« *j'étais dans un truc de me prouver des trucs par rapport à d'autres gens, qui eux étaient un peu plus violents que moi. Du coup de me dire faut que je sois violent comme eux parce que sinon je serai pas accepté* » Raf). Si ces raisons sont tout à fait entendables, elles illustrent en toile de fond les attentes sociales quant au lien entre masculinité et violence : « *au fond de moi je sais pas pourquoi j'avais un truc, et j'étais attiré par la violence* » (Raf). Il est intéressant de constater que les propos sur la violence sont presque exclusivement accompagnés de paratextes qui la rationalisent, voire l'excusent. Une occurrence fait exception à ce besoin de justifier la violence. Seb explique : « *j'avais beau jamais avoir tapé avec mes poings, j'utilisais mon éducation en frappant les gens avec mes mots et en tapant là où ça fait mal* ». Il découvre le mépris, mais aussi la violence de classe qui constitue son identité. La lecture qu'il fait de sa violence n'est pas tant genrée que sociale.

II. DISCOURS SUR LA VIOLENCE SEXUELLE

Les hommes enquêtés ont tendance à éloigner d'eux la violence dans leurs discours. L'état de l'art rapporte de même un refus ou une incapacité des hommes, pourtant judiciairement reconnus comme violents, à reconnaître et parler de leur violence, notamment sexuelle. Qu'en est-il pour des hommes qui font volontairement la démarche de parler de la part d'eux qu'ils veulent quitter ?

1. Perceptions des hommes quant aux violences sexuelles

■ Un relativisme de la violence sexuelle. Deux grandes tendances reviennent dans les discours d'hommes sur les violences sexuelles, et la première consiste à relativiser le concept même de violence : « *'Violence', je sais pas... j'ai du mal avec ce mot aussi, je le trouve vaste* » (Lucas), « *'Violence' il est utilisé à tort et à travers tu vois. Et du coup maintenant tu sais même plus ce*

que ça veut dire. Les gens eux-mêmes ils s'imaginent plein de trucs quand t'entends le mot 'violence' et ça peut être n'importe quoi. Mais y'a des violences graves et des violences qui sont moins graves » (Léo). Cette notion fait en effet l'objet de nombreuses réflexions sémantiques et philosophiques ; mais la difficulté semble ici d'en parler lorsque la notion de violence est associée à la sexualité. Le flou théorique peut devenir un refuge qui fait perdre de son importance aux violences matérielles et symboliques dont il est question, et permet d'individuellement s'en distancier. Le risque est de se considérer comme très extérieur : « Y'a toujours des gens qui font des violences sexuelles, y'a toujours des gens qui font de la merde. Et ça arrive souvent dans les festivals » (Raf) organisés à la zad ; sous-entendu pas tellement sur zone par les habitants eux-mêmes. Le danger est Autre. Il ne vient pas de ses pairs et donc pas non plus de soi-même. Le confort de cette inadéquation mène même à l'inverse à la promotion de la culture du viol : « si t'as des comportements qui font penser que n'importe qui peut te prendre comme ça, bah c'est sûr que les gens ils vont pas se gêner quoi » (Léo). Et systématiquement les agresseurs sont « des gens », formulation qui dépolitise leur appartenance systémique au genre masculin. Les violences sexuelles ont bien lieu sur zone, perpétrées par les hommes mêmes qui spontanément se défendent de toute assimilation à celles-ci. Si l'atelier est un temps privilégié pour réfléchir à ses comportements patriarcaux, un réflexe reste de se prémunir de tout lien avec la violence sexuelle.

■ Une conscience de l'ampleur des violences sexuelles dans la société ? Globalement les hommes se rendent compte de l'étendue des violences sexuelles en France. Quantitativement, ils sont capables d'estimer qu'elles adviennent « tous les jours quoi ! Tous les jours qu'on passe une journée bah ça s'est produit et ça se reproduira demain, et encore et encore et encore » (Seb), « Au niveau de la fréquence, je pense que c'est un truc de fou » (Julien), « je pense que c'est très fréquent [...] Je crois que c'est à la fois banal, et à la fois totalement tabou quoi » (Lucas). Aucun n'est capable non plus de donner d'estimation, mais leurs propos rapportent qu'ils sont conscients que ces violences sont courantes et ordinaires. « J'entends une histoire de viol et c'est presque banal. C'est horrible tu vois, mais tu te dis 'Oh putain merde la pauvre horrible', 'Oh putain merde la pauvre horrible', 'Ah merde la pauvre, horrible' » (Raf). Cette prise de conscience a d'intéressant qu'elle rejette la lecture des violences sexuelles comme des déviances sporadiques mais reconnaît au contraire en elles une forme récurrente de relation sociale ; récurrence qu'il semble intéressant de mettre en relation avec la distance que les hommes interrogés mettent entre eux et cette violence pourtant jugée courante. La violence sexuelle « devient une question pour nous tous, cela peut concerner n'importe qui et relève de la vie quotidienne » (Dobash, Dobash 1998). Elle n'est plus seulement matérielle, ni

individuelle : « *le viol il est déjà présent dans notre société avec la culture du viol, avec la sexualisation du corps des femmes, avec la virilisation de ce que doit être un gars, boosté par le capitalisme où si t'as le pouvoir t'as le droit de prendre ce que tu veux, par tous les moyens* » (Seb). Considérer les violences sexuelles comme ordinaires et parcellant nos interactions sociales et systémiques « *permet alors de questionner la manière dont les violences s'insèrent dans les pratiques et les représentations communes des rapports de genre, et comment ces pratiques et ces représentations participent de leur occultation* » (Trachman 2018). Ce que propose de déconstruire l'atelier : « *ce que j'entends, les témoignages, c'est qu'il faut vraiment que le 'on' collectif se sorte de la tête que le viol c'est ce truc spectaculaire et ultra violent dans la rue. C'est quasiment ce qui arrive le moins souvent !* » (Seb). Et c'est ce qu'a un peu permis l'atelier sur les violences sexuelles qui a pour certains été source de découverte de leur étendue : « *J'en sais rien... Mais vu ce qu'il s'est raconté jeudi j'imagine que c'est quotidien* » (Tom). Il lui a fallu être confronté directement à des témoignages pour concevoir l'ampleur de violences dont il avait néanmoins déjà connaissance.

■ Des violences invisibilisées. Néanmoins, les violences sexuelles restent du domaine du tabou : « *moi j'en entends pas parler parce que du coup je suis pas dans les cercles de... Parce que des fois ce sont des histoires personnelles et que les gens ont pas envie que ça se sache* » (Raf). La violence sexuelle est renvoyée dans le domaine du privé, ce qui peut effectivement être souhaité par les victimes, mais protège alors les agresseurs de la communauté. Ce phénomène induit aussi un décalage entre la prise de conscience théorique de l'étendue des violences sexuelles et celle entendable sur zone : « *j'en entends pas parler. Du coup je pense plutôt ça arrive pas et les gens font attention quoi* » (Julien), « *je pense quand même que la majorité des gens sont au courant que ça existe, sont au courant que faut se déconstruire, que faut faire des trucs pour pas que ça arrive. Mais y'a beaucoup de gens qu'on ne voit pas aux ateliers par exemple. Et c'est dommage, mais bon... je pense qu'ils sont au courant et qu'ils font attention. J'espère.* » (Raf). Alors qu'eux-mêmes ont violé une femme (au sein) de leur communauté, la distance mise entre leurs considérations théoriques des violences et les retours empiriques qu'ils ont de leur communauté efface le poids de leur propre vécu quant à la considération de la banalité de ces violences sexuelles.

2. Discours d'hommes sur leur propre violence sexuelle

Contrairement à ce que la littérature scientifique rapporte d'autres situations où des hommes sont questionnés sur leur violence sexuelle, 100% des enquêtés ont ici reconnu en avoir perpétré. En comparaison, à la question « *Avez-vous violé ?* » posée pour une enquête américaine à

des hommes ordinaires, seuls 6% ont répondu par l'affirmative (Rey-Robert *in* Barbier 2021). Le psychologue J. Beelen rapporte, aussi à partir d'un échantillon d'hommes lambda, que tous ses enquêtés considèrent n'avoir jamais exercé de violence sexuelle dans leurs relations hétérosexuelles. Et ce alors même que leurs propres définitions des violences sexuelles indiquaient qu'ils en avaient exercé (Thiers-Vidal 2010). La reconnaissance de sa violence sexuelle est un enjeu en soi. La question porte aussi sur le contenu de cette reconnaissance. Cinq éléments développés par Coutanceau *et al* (2016) semblent particulièrement intéressants à étudier : le rapport aux faits, le rapport à sa responsabilité, le vécu émotionnel du passage à l'acte, la capacité ou non d'appréhender l'impact pour la victime, le rapport à la loi.

Point épistémologique. La question du discours est éminemment sociale et son analyse risque fort d'être classiste, notamment au vu de la différence de patrimoine culturel qui me sépare de certains enquêtés. Pour tenter de pallier cet écueil, j'ai tâché d'être particulièrement vigilante à la façon globale de parler de chacun et de ne sélectionner que leurs façons propres de parler d'agressions et de viols.

- Un rapport complexe aux mots de la violence.
- « [L]’acte condamné dont on ne doit pas parler ». Les violences sexuelles sont un tabou. Elles sont invisibilisées par l’occultation des récits et de tout vocabulaire spécifique, explicite. La majorité des enquêtés ne prononcent pas le mot viol. Il est remplacé par du silence, une interruption au milieu de la phrase (« *y'a eu l'histoire du camarade qui était avec nous là qui a...* » Julien). Ce n'est pas un refus de catégoriser l'acte car lorsque dans un entretien c'est moi qui pose le mot viol sur leurs récits, ils ne le contestent pas (« - *Là tu fais écho au viol que tu as commis c'est ça ? - Ouais c'est ça ouais* » Raf). C'est qu'il semble que les violences sexuelles soient « *l'acte condamné dont on ne doit pas parler* » (Despentes 2006). Avec cette stratégie de « fermeture », un autre phénomène récurrent est l'emploi de périphrases ou d'euphémismes – une stratégie de « contournement » (Thiers-Vidal 2010). Les termes de viol ou d'agression sont remplacés par des déterminants (« *ces choses-là* » Léo, « *avoir fait ça* » Tom, « *ce qu'il s'était passé* » Julien), ou en catégorisant l'acte de regrettable (« *fais de la merdre* » Seb, « *un acte pourri* » Raf, « *quelque chose qui était pas cool* » Tom). Une autre manœuvre est de nommer autrement les faits (« *un camion* » pour un attouchement des seins, « *des embrouilles* » Léo, « *je commence à me froter* » Tom, « *être relou ou insister* » Julien). Cela crée des récits d'entre-soi où il faut nécessairement bien connaître le contexte, voire au préalable la violence sexuelle narrée, pour comprendre. Il en résulte aussi l'euphémisation de la gravité des faits : un

camion est seulement une blague, un frottement un simple désagrément, et le fait d'insister une marque de mauvaise éducation. Cela permet même de reconnaître un viol mais de le narrer par « *C'était juste un rapport sexuel* » (Tom). Ils font pourtant récit de crimes et de délits. « *Les hommes continuent de faire ce que les femmes ont appris à faire pendant des siècles : appeler ça autrement, broder, s'arranger, surtout ne pas utiliser le mot pour décrire ce qu'ils ont fait* » (Despentes 2006). Se perpétue une tradition de non-dits et de refus de se dire ouvertement concerné par ce qui est socialement réprouvé. Les discours sont par ailleurs dégenrés : les hommes parlent de « *personnes* » ou de « *gens* » bien que leurs récits de violences mentionnent exclusivement des agresseurs masculins. Cela occulte le fait que ces récits soient toujours situés dans le cadre de couples et/ou de relation hétérosexuelle, ce dont résulte une dépolitisation des violences sexuelles.

■ Nommer sa propre violence. Des hommes emploient néanmoins des termes explicites des violences commises. Les termes sont descriptifs, factuels (« *suite au viol que j'ai fait* » Raf, « *C'est pas spécialement allé très loin mais suffisamment pour que ça s'appelle un viol* », « *j'ai conscientisé que c'était un viol* » Seb, « *C'est une agression que j'ai commise* », « *Un attouchement sexuel* » Lucas), des verbes incarnés (« *la première personne que j'ai touché je l'ai violée* » Seb, « *avant d'avoir euh... violé* » Raf, « *l'avoir violée* » Tom), jusqu'à devenir parfois identitaires (« *putain en fait je suis un violeur* » Julien). Utiliser et appliquer à ses propres actes les termes appropriés, qui sont souvent aussi des termes juridiques, permet d'accéder à la valeur symbolique, sociale et psychologique de ces violences. Dans son récit, Tom se met en scène comme un frotteur. C'est par un changement de vocable adopté plus tard qu'il est capable d'analyser : « *je comprenais pas trop que ce que je faisais c'était du harcèlement* ». Employer le vocabulaire juridique permet, au-delà de se confronter au rapport à la loi qui donne une échelle de gravité, de se questionner sur l'impact de ses actes pour ses victimes (Coutanceau 2016). Seul Seb néanmoins qualifie de crimes les viols commis, ce qui le mène à se questionner sur ses risques d'emprisonnement. Même s'il exprime une très forte réticence face à cette éventualité, il n'émet pas d'hostilité contre la définition et classification juridiques de ses actes. Malgré le fait que les habitant-es de la zad remettent largement en question les cadres étatiques, la qualification juridico-étatique et gravité des agressions sexuelles ne sont pas remises en question par les enquêtés.

- Rapport aux faits et narration

La littérature dresse différentes typologies du rapport aux faits des auteurs de violence : négation, oubli, reconnaissance partielle, reconnaissance (Coutanceau *et al* 2016) ; désaveu, trouver

des excuses, se justifier, aveux (Bull, Shaw 1992, Hearn 1998). Si les analyses blâment souvent les agresseurs lorsqu'ils se cherchent des excuses, il apparaît néanmoins compréhensible de tenter de donner un sens à ses actes. Un des objectifs de l'atelier est notamment d'éclairer rationnellement ses comportements afin de les comprendre et de s'en défaire si nécessaire. La démarche de ce travail n'est pas de trancher sur les méfaits ou bénéfices des réflexions justificatives des violences mais d'analyser comment sont construites ces explications et à quoi elles mènent entre accusation de la victime et reconnaissance de sa responsabilité.

■ Ecarter la violence de soi. Les études montrent qu'une large majorité des hommes condamnés pour violence, notamment sexuelle, s'auto-victimisent et accusent la plaignante. Or les enquêtés ne participent pas à ce blâme des victimes. Aucune conclusion ne peut néanmoins être tirée à ce propos. Les hommes n'ont témoigné que de violences qu'ils percevaient, dont ils jugeaient pouvoir témoigner à d'autres, et aucune confrontation à d'autres événements de leur vie n'a eu lieu. Le retournement du stigmaté à propos d'une situation de violence sexuelle s'est néanmoins retrouvé dans un récit rapporté :

« leur fille l'accuse lui de l'avoir violée. Et en fait il s'avère que y'a plein de phases qui concordent pour dire qu'il s'est rien passé. Y'a aucune preuve, si ce n'est la parole de la victime. [...] Mes parents font complètement confiance à leur ami. Je le connais et il m'inspire confiance aussi. Et en fait aujourd'hui ça doit faire plus de cinq ans qu'il est en prise avec la justice, il peut plus exercer son métier, il peut plus vivre dans sa région, il a été en détention provisoire à cause de ça [...]. Et ça pourrait être à cause d'un mensonge et d'une manipulation de la mère sur sa fille » (Tom)

Déterminer la vérité de cette situation n'est ni possible ni le lieu. Néanmoins cet exemple incarne le traitement le plus communément fait des situations de violence sexuelle. Un retournement radical de situation s'effectue, où la plaignante est exclusivement soupçonnée lorsque l'accusé, autour de qui se cristallise une solidarité de pairs - souvent masculine -, est plaint, victimisé. Pour ce narrateur, la violence est de toute évidence écartée de lui. Il est alors invisable que le public du petit groupe à qui il partage ce récit puisse avoir une autre opinion, voire soit blessé par ses propos. Ce déni de la violence fonctionne de pair avec l'entendement des dominants que leur pensée est neutre et universelle, et que les autres pensent de même.

Dans un autre domaine, une stratégie d'évitement de son affiliation à la violence sexuelle est de se raconter victime de la violence d'un autre. Cela a par exemple été le choix de Léo qui a consacré la presque totalité de son temps de parole en groupe à la narration d'une situation de viol subi, et n'a placé qu'à la fin de l'atelier qu'il avait aussi commis une agression. Son premier récit et sa légitimité ne sont absolument pas à remettre en question, d'autant qu'il est compréhensible qu'il soit davantage marquant d'être victime qu'agresseur. Son choix quant à la

répartition du temps et le fait qu'il ait refusé d'aborder à nouveau son lien à la violence sexuelle en entretien questionnent néanmoins sur l'aspect stratégique que comportait ce double récit. Être victime et auteur de violence apparaissent antinomiques. Se présenter comme l'un évite de se réfléchir ou d'être identifié comme l'autre. Il exprime lui-même s'être trouvé « *dans une position de victime perpétuelle* » : cette position de victime le constitue fondamentalement et bloque toute possibilité d'être autrement, et donc de se reconnaître lui-même véritablement violent. Statistiquement pourtant, les hommes agressés sexuellement ont plus de risque de perpétrer eux-mêmes ces violences (Lagueux, Tourigny 1998, Baril 2012).

■ Perpétuation du mythe de l'agresseur monstrueux et de la victime brisée. Même si les hommes reconnaissent avoir été violents sexuellement, perdure en filigrane l'idée que la 'vraie' violence est le fait de 'monstres'. « *Quand dans une discussion t'entends le mot viol, t'imagines quatre mecs dans une ruelle, dans un coin sombre ou j'en sais rien quoi. Ça a une connotation super forte en fait* » (Julien). La culture du viol entretient une image d'Épinal d'altérisation des violeurs qui permet de ne pas s'interroger sur ses propres comportements (Rey-Robert in Barbier 2021). Cette diabolisation du viol et du violeur a plusieurs conséquences. Elle extériorise de soi et de son entourage toute éventualité d'association à cette violence, toute idée de crime de proximité (Le Gaziou in Barbier 2021). « *Des gens qu'on pensait sereins, qui étaient bien, qui étaient intégrés à la zad [...], en fait ils étaient super violents avec certaines nanas* » (Léo) : c'est une surprise que des personnes ordinaires soient violentes, ce qui empêche toute vigilance en amont. La violence sexuelle ne peut être commise que par des inconnus, avec une autre violence physique que seulement sexuelle (Duriez 2009). Elle est alors normalisée (« *dans la société y'a un truc de 'le viol comme ça, conjugal ou quoi, bah en fait c'est normal. Et du coup c'est peut-être pas un viol en fait'* » Julien). Cela renforce l'idée de la barbarie des « autres » et d'un consentement binaire : si ce n'est pas violent/un viol, c'est du consentement (Boucherie 2019). La gravité des violences sexuelles en est minimisée, voire niée (« *à partir de ce moment là - c'est horrible de se dire ça - mais le mot viol il a perdu un peu de sa lourdeur tu vois* » Julien). Comme si la spectacularisation de la violence faisait la gravité de l'acte commis, et que si elle n'était pas notable, alors le crime ou le délit n'était pas non plus. Comme si aussi la violence était sporadique, décorrélée de la sexualité elle-même : « *On s'obstine à faire comme si le viol était extraordinaire et périphérique, en dehors de la sexualité, évitable. Comme s'il ne concernait que peu de gens, agresseurs et victimes, comme s'il constituait une situation exceptionnelle, qui ne dise rien du reste. Alors qu'il est, au contraire, au centre, au cœur, socle de nos sexualités* » (Despentes 2006). D'où la grande difficulté de s'étiqueter soi-même violeur ou agresseur : « *Je suis tombé de haut parce que j'entendais parler de viol depuis longtemps* »

(Julien), « *On voyait pas le violeur du couple, c'était que des hommes dans la rue. Si on apprenait que quelqu'un était un violeur on le jetait direct dehors, pour pas se voir soi-même* » (Raf). Cette remise en question mène même Julien à réaliser que les hommes aussi puissent être violés, et à se questionner sur une situation vécue : « *Je l'ai pas vécu comme un viol, parce que forcément un viol c'est violent et un mec ça peut pas se faire violer* ».

Car une autre façon d'écarter le (vrai) viol de soi est de considérer que la victime doit correspondre au profil type. La victime d'un viol doit nécessairement être traumatisée, brisée, porter en elle les stigmates de la violence : « *Y'a des gens qui sont vachement blessés tu vois. C'est pas quelque chose je pense que t'arrives à surmonter dans ta vie* » (Julien), « *j'ai l'impression que parler de ça, ça restimule des traumatismes que des femmes peuvent avoir vécu* » (Seb). Si ces positions peuvent relever d'un souci d'empathie, elles entretiennent le fait que la « *société m'a inculqué l'idée que c'était un crime dont je ne devais pas me remettre* » (Despentes 2006). Et cette idée a un poids politique et matériel. Car si la victime n'est pas (suffisamment) traumatisée, c'est qu'elle n'a pas été violée/agressée et que la personne qui l'a touchée n'est pas un violeur/agresseur. « *Elle a accepté mes excuses. Donc pour moi c'était 'bon bah ok on avance'. Je suis pas dans sa tête mais je pense pas qu'elle était trop traumatisée de ça* », « *moi ça m'a pas retravaillé non plus, donc à partir de là bah on continue quoi, on fait évoluer notre relation. Après c'est arrivé, on en a parlé, hop !* » (Tom). Que la victime n'ait pas l'air traumatisée par l'agression ou le viol renvoie à l'anodin la situation pourtant identifiée comme problématique et illégale. Elle débarrasse l'homme de questionnements sur lui-même et sa relation. Ceci est d'autant plus dangereux que statistiquement et dans ce cas-ci, le viol est conjugal : réduire sa gravité au traumatisme nie l'entremêlement de dépendances affective, sociale, économique, etc. qui empêchent aussi la victime d'identifier la violence subie et de réagir en conséquence.

■ Justifier son acte. Le rapport à sa responsabilité (Coutanceau *et al* 2016). Tous les enquêtés admettent avoir commis au moins une violence sexuelle. Généralement, ils essaient d'en expliquer la cause. Si cette démarche cherche la compréhension de soi, notamment en vue de sa déconstruction, certains pourraient fleurter avec la déresponsabilisation. L'enjeu ici n'est pas de trancher sur les bienfaits ou non de cette démarche, mais d'analyser ce qu'elle dit du positionnement des protagonistes. Durant l'atelier et les entretiens, les hommes ont tendance à se justifier par des éléments extérieurs à eux-mêmes. Plusieurs font appel de leur « *manque d'éducation au sexe, à la sexualité. Comment amener la chose, comment en parler. Y'a beaucoup de tabou autour de ça. Et qui du coup m'amène à le faire jaillir comme ça* » (Lucas), et notamment de n'avoir « *jamaï entendu parler de consentement dans ma vie ou autour de moi* » (Seb). Ce faisant, ils s'approprient l'argument féministe selon lequel les hommes cis sont des agresseurs

en puissance du fait qu'ils aient été socialisés comme tels. Cela peut être ambigu selon l'emploi, et questionne dans le fond le principe même de responsabilité de l'individu : quelle part de subjectivation - pouvoir être qui je suis et m'affranchir des règles pour moi-même et dans la société - est possible face à l'assujettissement qu'impose le système (Foucault in Grandjean 2021) ? D'autres justifient leur violence par le contexte. Très souvent, c'est dans un cadre alcoolisé : « *C'était pendant une soirée, très alcoolisée* » « *j'étais un peu dans un mode provoc, un mode 'on va faire un peu n'importe quoi à cette soirée'* » (Lucas), « *pendant une grosse fête et tout [...]. Et en fait on était très alcoolisés* » (Léo). Or cet argument est employé comme « *facteur de bonne conscience pour le violeur* » (Hanmer 1977) qui se déresponsabilise : « *c'était de la rigolade* » (Léo), « *sur le moment j'ai pas trop compris, surement dû à l'ivresse* » (Tom). On retrouve aussi l'appel au contexte de sociabilisation, mais aussi d'entre-soi masculin. Lucas raconte ainsi avoir agressé sexuellement une femme en soirée sous le regard de ses pairs : « *y'avait un peu un truc où je me posais un peu en supériorité, en ascendant et je voulais montrer que : voilà elle est venue avec son gars et quelque part je suis un peu un dominant et je la vole à son mec. Et regardez les autres gars en présence, en fait y'a pas besoin d'être timide comme ça* ». L'excuse ne peut pas être ici d'avoir été en contexte de sociabilité masculine, mais référée à une forme hégémonique de masculinité (Connell 2014). Sans qu'il parvienne habituellement à l'atteindre, et face à d'autres hommes pris dans leur timidité, la femme devient un objet dans une transaction situationnelle et de pouvoir entre hommes (Gourarier 2017). Dans leurs récits, les enquêtés insistent néanmoins sur le fait qu'ils avaient des sentiments pour la personne qu'ils ont agressée/violée. « *Elle m'attirait physiquement mais elle me plaisait par ailleurs. Il y avait pas mal d'atomes crochus* » (Lucas), « *on discutait bien ensemble* » (Léo), « *sur le coup j'étais amoureux* » (Raf). Cela peut-être un moyen de se détacher de l'image du vrai violent. Mais le risque est alors de masquer que sentiments et violences ne sont pas du tout antinomiques, voire sont directement liés lorsque 91% des viols sont commis par des proches (Auconie, Rixain 2018). Cela masque que c'est parfois justement parce qu'il y a sentiments et proximité que de la violence est commise. Enfin apparaissent des arguments de l'ordre de la psychologie ou de la maladie, faisant écho au besoin de 'soin' des hommes violents : « *si j'étais moins handicapé à ce moment-là* », « *ça renvoie à ma propre timidité, d'être désemparé* », ou à propos d'une agression sexuelle subie soi-même « *je me demande dans quelle mesure ça m'a pas influencé. Y'a quand même des éléments qui reviennent* » (Lucas). Comme énoncé précédemment, il y a en effet une certaine corrélation entre avoir subi de la violence sexuelle enfant et la perpétrer soi-même adulte, et la violence peut relever à plusieurs égards du médical. Néanmoins le risque de la systématisation de ce raisonnement est de mener à la déresponsabilisation.

Le mouvement féministe de lutte contre les violences de genre en Amérique latine lie ce problème à celui de la dette, du néo-libéralisme, etc. qui soutiennent et entretiennent la violence. A son instar, il est intéressant de rester vigilant-e : si la violence relève parfois du psychologique, sa systématisation est politique et requiert une approche de fond, collective.

■ Violenter quelqu'une par manque ou refus de compréhension. Lorsqu'ils ne cherchent pas de raison à l'agression ou au viol commis-e, les hommes rendent compte du fait qu'ils n'ont pas entendu et respecté - sciemment ou non - l'approbation de leur partenaire. Leur violence résulterait d'une incompréhension de leur part (« *Je crois qu'elle avait répondu 'moi aussi mais' - je me souviens plus de la suite. Genre 'moi aussi mais pas maintenant', 'moi aussi mais pas en ce moment' ou je sais pas. [...] Et justement j'ai pas capté le... 'Fin tu vois pour moi j'avais une réponse de 'moi aussi j'ai envie de toi' » Julien*). Le problème ne relève pas de l'information mais plutôt de l'attention, de ne pas se rendre disponible (Arendt 1963). C'est sinon l'incompréhension de la victime qui est énoncée. A propos d'un attouchement des seins/d'un « camion » : « *c'était de la rigolade* » (Léo), mais qui potentiellement reporte alors la faute sur elle, l'accuse de n'avoir pas compris et enlève toute réflexion quant au non-respect du consentement. Bien qu'ils aient réalisé qu'un manque de compréhension les avait menés à commettre des violences, cela ne pousse pas tellement les enquêtés à se demander s'ils en auraient causées d'autres dont ils n'auraient pas encore pris conscience. Certains reconnaissent autrement que leur tort ne relève pas de l'incompréhension mais du refus de respecter les limites de l'autre : « *comme j'étais très excité je commence à lui faire l'amour et elle me dit qu'elle en avait pas envie mais j'ai continué* », « *C'était par égoïsme. Parce que j'en avais envie et elle pas, mais j'en avais plus envie et [...] je l'ai fait quand même* » (Tom), « *y'avait un regard que j'ai interprété comme étant un sourire... Bref j'ai voulu y voir ce que j'avais envie d'y voir* » (Lucas), « *j'ai un souvenir d'avoir entendu 'non' ou 'j'ai pas envie' ou 'pas ce soir, j'ai pas envie qu'on aille plus loin' des choses comme ça. [...] Et je me souviens en fait d'avoir insisté avec l'idée [...] 'je pense que si je continue et que je la chauffe suffisamment bien et que je suis habile et tout...'* » (Seb). Souvent cette prise de conscience s'est faite plusieurs années après, avec déjà un travail de déconstruction et des questionnements sur ce qu'est le consentement. Néanmoins aucun questionnement sur le cadre hétéronormatif de ces violences n'est porté. Paradoxalement, parler de leur violence sert pour beaucoup d'hommes à s'en distancier. Ils se présentent comme deux *self*, l'un violent et l'autre qui parle (Hearn 1998). « *Par rapport à ce que j'étais à la fac, je me rassure en me disant que je crois pas être la même personne que j'étais avant. Du coup c'est un peu comme parler de quelqu'un d'autre* » (Seb). Leur violence est liée à des événements spécifiques et passés, donc décorrélée des relations sociales et de qui

ils sont aujourd'hui. Cela mène à ne pas se questionner sur sa violence actuelle, et notamment sur sa corrélation avec l'hétérosexualité. Car les violences sexuelles ne sont ni uniquement individuelles ou liées à la masculinité, ni ouvertement déclarées. Elles reposent sur une « *valence différentielle des sexes* » (Héritier 1996) qui détermine et hiérarchise les comportements genrés « *dans un système hétéronormatif [où il est] nul besoin d'en venir à la violence pour faire céder l'autre* » (Boucherie 2019). Car ce que ne relèvent pas les hommes à la différence des femmes de l'atelier, c'est que ces violences sexuelles font partie d'un *continuum* de menaces, de contraintes et de violences de toute sorte, directement relié à l'hétérosexualité en tant que régime social (Kelly 2019). « *De nombreux viols prolongent tout simplement les échanges hétérosexuels, dans lesquels la demande masculine et la réticence féminine sont ordinaires et formalisées. Bien que le viol soit une forte exagération du pouvoir sexué, il contient les codes et les rituels de la rencontre, de la séduction et de la conquête hétérosexuelles* » (Kelly 2019). Les violences sexuelles, plutôt que des exceptions, représenterait une des extrémités du *continuum* des agressions masculines. Selon cette approche, « *aucune distinction claire ne peut être établie entre les 'victimes' et les autres femmes. La même logique s'applique à la définition des 'agresseurs'* » (Kelly 2019) dont le lien est direct entre leurs comportements ordinaires et leurs extrêmes en régime hétérosexuel (Koss, Oros 1982).

- Gestion émotionnelle du récit de sa violence sexuelle

La tenue formelle d'un discours éclaire sur le traitement du vécu de chaque homme quant aux violences sexuelles commises. Mais vocabulaire et tournures de phrases peuvent être des outils finement maîtrisés, voire manipulés, par exemple pour rencontrer des positions attendues par les autres. Pour nuancer ce biais, Coutanceau *et al* invitent à analyser la gestion émotionnelle de la narration des violences (2016).

■ Une incapacité à appréhender un retentissement pour la victime ? Des enquêtés, s'ils reconnaissent la violence qu'ils ont exercé, ne semblent pour autant pas tellement avoir conscience que celle-ci ait touché leur victime. Tom par exemple minimise le viol qu'il a commis à l'encontre d'une ancienne compagne du fait qu'« *elle avait accepté mes excuses, qu'on avait continué notre relation, et qu'ensuite c'était bien, on est passés à autre chose* ». Pas un seul moment il se questionne sur comment elle l'a vécu. Il utilise les termes juridiques de 'viol' et 'harcèlement' dans ses récits, reconnaît factuellement l'illégalité de ses actes. Néanmoins leur gravité ne semble pas l'atteindre : « *C'était pas quelque chose qui me pesait plus que ça parce que j'ai pas l'impression que c'était très important* ». Il reconnaît l'acte, mais ne cherchant pas à ressentir ce que vivait sa victime, c'est presque un viol sans victime. Au point qu'il ait passé

l'entretien à rire avec beaucoup de détachement (par exemple : « *il y a eu des partages qui étaient conséquents, chargés en émotions et en mauvaises vibes *rit*. Donc c'était grave en fait* », « *Même si elle m'avait dit qu'elle voulait pas, je l'ai fait quand même *rit** »). L'empathie de Julien quant aux viols qu'il a commis varie selon la loi de proximité (selon des critères géographique, temporel, affectif et social) : à propos d'un viol commis au collège, « *je sais pas trop quoi en penser. Fin tu vois c'était y'a très très très longtemps, c'est des gens que j'ai jamais revu, [...] ça me fait beaucoup moins réfléchir que là récemment avec ma pote* ». L'impact qu'il perçoit de son crime sur l'autre dépend exclusivement de son propre référentiel. Sans qu'une scène d'auto-flagellation soit attendue, ses réactions font preuve de froideur, d'inconscience et d'un manque d'empathie. Une hypothèse peut être que l'impunité conforte les agresseurs dans leur unique point de vue. bell hooks estime qu'« *Aussi longtemps que les hommes seront conditionnés à assimiler l'exercice de violences sexistes à un privilège, ils n'auront aucune idée des dégâts qu'ils se font à eux-mêmes et aux autres, et n'auront aucune motivation pour changer* » (2017). Le viol et l'agression sexuelle dont Tom se reconnaît coupable sont des faits presque ordinaires dans son histoire. Il ne s'en préoccupe pas davantage et aucune forme de regret n'est exprimée. A aucun moment il n'appréhende non plus le ressenti des auditrices (durant l'atelier et l'entretien) de ses récits (potentiellement) elles aussi victimes de violences sexuelles. Cette focalisation exclusive sur son point de vue n'est néanmoins pas à généraliser. Certains ne fuient pas le jugement de leurs actes (« *Moi je me sens pas mal parce que j'ai l'impression que les gens vont me juger sur ce que j'ai dit, parce que déjà je pense qu'ils auraient raison* » Seb) ou sont précautionneux sur leur position et le poids de leur parole (« *C'est sûr y'a beaucoup de honte. Du coup c'est une situation pas confortable. Mais je vais pas me plaindre de ça* » Lucas). Surtout, ils sont plusieurs à compatir avec leur victime : « *je sais pas non plus quelle influence ça a pu avoir sur elle. Sans doute après ça elle doit se méfier... Et oui je pense que y'a un truc assez humiliant à recevoir un attouchement comme ça* » (Lucas), « *moi ce qui me bouleverse c'est que j'ai laissé des traumatismes* » « *à cause de moi y'a des femmes elles pourront jamais enlever ça de leur tête et c'est vraiment un crime quoi de faire ça à quelqu'un* » (Seb). Si ces discours restent parfois encore centrés sur l'agresseur, ils appréhendent la femme comme une personne à part entière et au-delà du souvenir ponctuel d'une violence passée. Se pose alors parfois la question de la réparation. Lucas a essayé de retrouver la femme qu'il avait agressée, mais sans succès. Seb se concentre sur le fait que ses victimes lui aient demandé de ne plus les contacter (« *Je crois que ma responsabilité c'est de faire ce qu'elles auraient besoin pour se sentir bien. Donc si leur besoin c'est de plus jamais entendre parler de moi, de plus jamais avoir à penser à ça, eh bien c'est ça que j'ai envie de faire* »), même s'il reconnaît que cela l'arrange aussi vis-

à-vis de répercussions judiciaires. Raf a lui écrit une lettre, même s'il reconnaît a posteriori qu'elle était maladroite et a peut-être causé plus de torts. Julien, Léo et Tom se sont excusés lorsqu'ils ont compris que leur comportement avait été irrespectueux, mais n'ont pas entamé davantage de démarche réparatrice. Pour Seb, Lucas, Raf et Julien, participer aux ateliers est une forme d'engagement pour déconstruire leurs comportements sexistes, violents.

■ La difficulté de témoigner devant d'autres. Emotionnellement, les hommes sont surtout gênés pour eux-mêmes dans le fait de porter publiquement leur récit. « *Moi ça m'a stressé toute la semaine [...] En fait tu te demandes comment les gens vont le prendre* » (Lucas), « *Les autres sont pas au courant. Je me sentirais super mal parce que je sais pas comment ils réagiraient. Je mériterais de perdre des potes. Ça a déjà eu lieu et la solution ça a été l'exclusion* » (Julien). C'est la réaction des autres, de la communauté qui inquiète le plus, à propos des retombées que cela aura sur soi. Apparaît aussi l'enjeu de rompre, parfois pour la première fois, la loi du silence sur le tabou des violences : « *Là j'ai le cœur qui bat plutôt à deux-cents. J'avais pas spécialement prévu que ce sujet il arrive aussi vite et que, comme on parle de nous-mêmes, j'en vienne à parler de ça* » (Seb), « *je vous dévoile une part de ma vie intime en fait* » (Tom). Mais porter publiquement son récit permet aussi d'officialiser la violence commise, et de lui en reconnaître le poids : « *c'est autre chose c'est sûr que d'écrire mon témoignage tout seul dans mon coin, de me lire pour moi, de me confronter, etc. [...] Là le dire à trois nouvelles personnes, et surtout en face à face avec deux femmes, tu fais pas le fier quoi* » (Lucas), « *c'était la première fois où je disais à des gens 'j'ai violé quelqu'un'. Même si je le pensais, le dire et tout, le partager à d'autres personnes, c'est une autre étape en fait* » (Tom). Plusieurs hommes néanmoins exprimèrent le bienfait de parler en tête-à-tête de leurs violences, plutôt dans le cadre de l'entretien qu'ils ont vécu sous des aspects thérapeutiques : « *ça m'a fait du bien de parler. Tout à l'heure j'étais en train de me dire genre 'J'ai l'impression de parler avec une psy ou je sais pas trop'. Et du coup parler avec une psy ça fait du bien* » (Raf), « *Ça me fait plutôt du bien quoi, tu vois tu m'écoutes pendant une heure et demie, deux heures ! Euh merci quoi en vrai. Je parle de ma vie pendant deux heures, ça a un côté thérapeutique* » (Lucas). Cela montre à quel point une parole est compliquée à émettre, chez les hommes, au sujet des violences sexuelles, et peut-être à la zad.

3. Parler devant d'autres des violences sexuelles qu'on a commises

Sur ce terrain, le constat est que la parole sur les violences sexuelles est compliquée à porter. Du moins pour les hommes lorsque les femmes en parlent davantage lors de discussions

informelles. Cela impacte la prise de conscience de la portée générale de ces violences, mais aussi de sa propre implication.

- Avoir déjà parlé de violences sexuelles hors de l'atelier ?

Unanimement, les enquêtés n'ont que très peu parlé de violences sexuelles : « *Non. Jamais. Même encore aujourd'hui avec mes potes on parle jamais de ça. Jamais* », « *c'est mal vu* » (Julien) « *Nan, franchement c'était pas un sujet en fait, pour personne de mon entourage* » (Lucas). Cela a eu pour conséquence d'invisibiliser ces sujets et de circonscrire leur gestion à des cercles intimes et féminins. Même au sein de groupes affinitaires la parole est tue : « *l'histoire du camarade qui était avec nous là qui a... ([violé une femme]). Et ça du coup moi j'étais pas au courant. Pourtant je suis super proche de lui* » (Raf). Le tabou est entretenu, de même que la fermeture de l'échange entre hommes, tant dans la parole que dans l'écoute. Elle entretient les hommes dans leur stéréotype d'insensibilité malgré de solides amitiés : « *au début même Raf il voulait pas m'en parler parce qu'il se doutait que moi j'en aurais rien à foutre parce que je suis de pierre, que je suis je sais pas tu vois, que j'agirais pas* » (Julien). Pourtant Raf avait essayé de faire bouger ce blocage au sein de son groupe affinitaire en y organisant une réunion afin de parler de sexisme, mais n'avait recueilli que colère, incompréhension et rejet. Lorsque de rares fois les hommes parlent de violences sexuelles entre eux, la discussion reste « *très générale et théorique* » (Tom), en surface : « *'Ah c'est pas bien', 'faudrait plus que ça ait lieu'* » (Tom), « *Dans les lieux alterno comme ça y'a toujours des trucs de discussions des violences, [...] des sujets de discussion tout bourrés. Moi j'appelle ça des discussions de comptoir. Philosophiques mais quand même pas trop poussées* » (Léo). Le sujet est abstrait, décorrélé de leurs vécus, de leur identité, et souvent abordé à propos d'autres. A certains sont partagé des récits particuliers de violences vécues, mais exclusivement de la part de femmes victimes : « *j'ai tellement entendu de récits de personnes, de viols, de machin. Mes ex, mes potes, qui me parlaient de leurs expériences passées avec des gens...* » (Raf). Seb lui n'a jamais eu de « *discussion seul à seul avec une personne où on en parle pendant des heures en entrant dans les détails et tout. Je crois plus, j'ai entendu des copines dans des discussions informelles à plusieurs dire 'Ah bah moi aussi ça m'est arrivé'* ». Le thème des violences sexuelles reste de l'ordre du privé et de l'entre-soi féminin que les hommes acceptent parfois, sporadiquement, d'écouter. Pour les autres, restés hors des témoignages à propos des violences sexuelles, et ce malgré #MeToo : « *je m'étais pas posé la question* » (Tom), ce sujet était resté hors-champ de leur vie. Pour d'autres, parler entre hommes de violences sexuelles commises s'apparente à une forme de libération : « *c'est le fait que 'ah ouais j'ai fait de la merde comme toi. Et du coup je me ressens identifié un peu dans ce que tu dis, même si c'est pas la même histoire. Et du coup*

j'ai envie de t'aider à plus être un connard ou voilà. Du coup si toi aussi tu peux m'aider à plus être un connard ça peut être sympa' » (Raf). Peut-être, par l'ouverture de l'écoute et de la parole des hommes, une façon de renverser l'essence de la solidarité masculine ?

- Réactions aux témoignages entendus lors de l'atelier.

L'impact de ces partages dépend de l'écoute de chacun. Certains sont restés émotionnellement très détachés face aux violences narrées : *« Ça a pas généré spécialement d'émotion en moi si ce n'est que... ouais une envie de mieux comprendre, [...] d'où ça vient ces oppressions et tout, comment ça s'est construit culturellement »* (Tom). Le partage est seulement informatif et du domaine intellectuel, décorrélé de toute empathie. Cela lui permet de se vivre très extérieur aux récits des autres, tant des victimes que des agresseurs : *« C'est important que ça sorte. Que ce soit dit [...] pour pas que ça devienne tabou, et que finalement ça crée un cancer, ça ronge », « c'est important que ce soit dit, connu et que les personnes soient pas seules à avoir conscience de certaines choses. Les aider à prendre conscience. Donc juste être là, écouter »* (Tom). Si ces témoignages ont eu lieu dans un atelier de (dé)construction, celle-ci concerne exclusivement les autres, notamment les victimes. Par cette position extérieure à ce que peuvent provoquer ces récits de violences, Tom perpétue le mythe selon lequel les victimes ne parlent pas et doivent libérer leur parole. Il renforce aussi la passivité des hommes face à la reconnaissance de leur responsabilité dans la perpétration de ces mêmes violences, tout en se confortant dans une image de bienfaiteur. Son écoute est intellectuelle ce qui lui évite toute identification et permet une distanciation émotionnelle. D'autres hommes au contraire, notamment ceux ayant déjà réfléchi aux violences sexuelles les concernant, vécurent les partages durant l'atelier avec davantage d'empathie : *« Y'a eu des pleurs et moi ça m'a donné envie de pleurer aussi » « Bah c'est hyper attristant en fait. Tu te dis quel monde de merde en fait. Que ce soit banal en plus. C'est violent et banal. [...] Ça fait longtemps que je trouve le monde il est moche, parce qu'il est capitaliste et tout. Et ouais, avec le féminisme ça en remet une couche un peu quoi. Comme si y'avait pas assez de choses révoltantes »* (Lucas). Entendre d'autres témoignages de violence lui fait vivre la dimension individuelle du drame, qu'il insère aussi dans une perspective politique, collective et liée à d'autres enjeux de domination. Partager et entendre des vécus de violence a alors des impacts, à la fois individuels et politiques : *« moi ce qui me bouleverse c'est [...] qu'aujourd'hui mes meilleures copines ou mes copines elles ont subi ça. Qu'en fait ça pourrait être juste moi. Je m'identifie »* (Seb). Les violences sexuelles ne sont plus épisodiques mais systémiques, elles ne sont plus individuelles mais collectives ; elles constituent le rapport de classe entre hommes et femmes. La portée de cette prise de conscience est double : de l'ordre

du privé (« *Ça donne envie de prendre soin* » Lucas) et du politique (de « *continuer les ateliers* » (Lucas) pour collectivement changer).

- Une prise de conscience de sa violence grâce aux femmes et/ou au féminisme.

Dans les témoignages apparaît néanmoins qu'une première prise de parole et écoute a été nécessaire pour que soit ensuite possible ce récit, notamment durant l'atelier. Dans presque tous les cas, c'est l'intervention de la victime ou l'influence du féminisme qui a créé chez les hommes la prise de conscience de leur violence sexuelle.

■ Remarquer avoir franchi une limite sans poser de mot dessus. Lorsqu'ils relisent les violences qu'ils ont perpétrées, certains enquêtés expliquent qu'ils étaient conscients d'avoir causé un problème, une gêne : « *Si, j'avais réalisé tu vois. Je le savais que j'avais insisté et que c'était pas bien en fait. [...] Et quand elle m'a dit 'Faut qu'on parle' je me suis dit que ça avait un rapport avec ça* » (Julien), « *je conscientisais pas forcément que c'était un viol mais qu'en tout cas j'avais fait de la merde et que j'avais vraiment pas respecté son consentement* » (Seb). Néanmoins ils ne posent pas par eux-mêmes de terme précis, ils ne catégorisent pas leur acte. C'est que la violence sexuelle est toujours appréhendée comme loin de soi : « *je m'identifiais un peu le truc de 'Bah non ça peut pas être ça. De toute façon si c'est ça, ça veut dire que je suis un violeur. Bah non je suis pas un violeur. T'imagines le truc horrible. Bah non, non, jamais de la vie'. Et en fait si* » (Raf). Comme ce qui a été constaté au niveau de l'écoute émotionnelle des témoignages, les hommes sont souvent dans une dichotomie entre connaissance théorique des violences et assimilation à sa propre échelle. « *J'avais déjà réfléchi à ça en commençant à côtoyer des collectifs LGBT ou féministes sur la zad. Parce que j'avais déjà eu des remarques, des critiques. Mais c'est pour ça, quand j'ai vu le mot viol dans sa lettre je suis tombé de haut. Je pensais être au courant en fait ! Mais pas du tout. Et d'un autre côté je le savais que j'avais fait de la merde et que j'avais pas été au point. Je savais pas si elle avait vécu ça comme un viol ou quoi mais... En fait tout au fond de moi j'espérais que non* » (Julien). La catégorisation comme violence sexuelle dépend aujourd'hui de la reconnaissance du non-consentement de la 'victime' (Fraise *in* Boucherie 2019), ce qui potentiellement dépossède 'l'agresseur' de la qualification. Ne pas poser de mot sur son acte peut aussi être une stratégie plus ou moins consciente pour échapper à la confrontation et à son assimilation parmi ceux que l'on considère soi-même comme des monstres.

■ Une catégorisation comme 'violence' dépendante de la victime ou du féminisme. Il en résulte que dans la plupart des cas, c'est par une intervention extérieure que les hommes réalisent avoir perpétré de la violence et acceptent de mettre un mot dessus. Le plus souvent, c'est la femme

agressée ou violée qui pose un mot sur ce qu'elle a subi : « *elle m'a écrit une lettre où très précisément elle me décrivait tel moment, tel endroit, tel truc et tout ça, et qu'elle a ressenti ça comme un viol. Conjugal, mais comme un viol quoi. Du coup à partir de là, enfin tu vois, de se dire 'putain en fait je suis un violeur' [...] ça a été direct quoi* » (Julien), « *elle m'a clairement fait comprendre que c'était pas du tout cool d'avoir fait ça. Et j'ai réalisé que c'était pas du tout cool d'avoir fait ça [...], de l'avoir violée du coup* » (Tom). C'est dans un rôle pédagogique que les victimes font accéder l'homme qui les a agressées/violées à la réalisation de leur violence. Bien que certains s'en doutent, le redoutent, c'est la dénomination posée par leur victime qui opère le basculement entre « avoir fait de la merde » et avoir agressé/violé. Contrairement à ce que montre la littérature, dans le cadre de cet atelier aucun homme n'a rapporté avoir contesté le fait qu'une femme ait vécu un acte comme une violence. Ils se sont même appropriés l'étiquette mise sur leur acte pour se dire eux-mêmes avoir été violents. Pour d'autres hommes, ce n'est pas l'intervention directe de leur victime qui a joué dans leur réalisation des faits mais celle du féminisme. Le mouvement #MeToo a joué un rôle direct (« *Jusqu'à 2017 j'en ai pas reparlé. Je crois que je l'avais zappé de mon esprit* » « *je l'ai conscientisé il y a quelques années à partir de #MeToo, toutes ces histoires qui ressortaient et tout ça* » Seb). Si ce mouvement a permis une publicisation importante de violences subies, il aurait aussi un peu ouvert l'écoute et suscité des remises en question d'hommes. Le féminisme a remis sur le devant de la scène la responsabilité directe des hommes dans les violences sociales et quotidiennes. A la zad, cela a mené à la création d'une première forme d'atelier de déconstruction entre hommes : « *c'est pendant le groupe que j'ai redéterré ce truc que j'avais enfoui dans ma mémoire* » (Lucas). D'un malaise qu'il avait réalisé avoir causé car il s'en était excusé dès le lendemain, il a fallu un travail sur soi dans une perspective féministe pour le catégoriser comme agression sexuelle.

■ Enjeux intersectionnels à l'encontre de sa propre association à la violence. L'un des biais de cette étude est que les hommes aient seulement témoigné de violences sexuelles dont ils étaient conscients et qu'ils ont accepté reconnaître comme telles. Comme analysé, il est rare qu'ils en prennent conscience spontanément. Cette incapacité est notamment due à leur position sociale.

« [L]'homme pauvre ou de la classe ouvrière qui a été éduqué par l'idéologie sexiste à croire qu'il y a des privilèges et des pouvoirs qu'il devrait posséder uniquement en raison de son genre masculin découvre souvent que peu, s'il y en a, de ces bénéfiques lui sont automatiquement accordés dans la vie. Plus que n'importe quel autre groupe d'hommes [...], il est constamment confronté à la contradiction qui existe entre la notion de masculinité qui lui a été enseignée et son incapacité à y correspondre. Il est généralement 'blessé', émotionnellement meurtri, parce qu'il ne possède pas le privilège et le pouvoir que, selon ce que la société lui a appris, devraient avoir les « vrais hommes ». Rejeté, frustré, furieux, il peut agresser,

maltraiter et opprimer une femme ou plusieurs [...] ; il peut juste se satisfaire d'exercer la seule forme de domination qui lui est accordée. » (hooks 2017)

Cette situation semble notamment être celle de Léo qui se vit avant tout par les oppressions et violences d'ordre de classe, d'âge, psychologiques, sexuelles, etc. qu'il a vécu et subit toujours pour certaines. Il constate qu'il ne peut tirer que peu des bénéfices de la masculinité hégémonique et la subit même directement en étant renvoyé dans une masculinité marginalisée (Connell 2014). Les violences sexistes que des enquêtées lui assignent apparaissent comme « *le reflet de [sa] masculinité frustrée* » (hooks, 2017). Oxymore constate qu'elles sont généralement « *intensifiées du fait de notre position minoritaire, notamment parce qu'on y arrive avec toute une histoire de violences subies* » (Delage 2019). Léo subissant lui-même des dominations, il lui est difficilement concevable de se voir à son tour oppressif. Par cette difficulté à reconnaître sa propre violence, « *il contribue à maintenir un système qui ne lui accorde que peu, voire pas du tout, d'avantages et de privilèges. Il est bien un oppresseur. Il est bien un ennemi des femmes. Mais il est aussi son propre ennemi. Il est aussi opprimé* » (hooks 2017). Néanmoins, il participe à l'atelier de (dé)construction, et pour suivre l'attente implicite des féministes du groupe qu'il témoigne de violence perpétrée, il s'est rapidement essayé à l'exercice. C'est qu'il a fait le choix de participer à « *des mouvements sociaux qui pourraient lui permettre de lutter pour sa propre renaissance et son émancipation* » et de potentiellement quitter ce rôle « *à la fois oppresseur et opprimé* » (hooks 2017).

■ De la reconnaissance d'une violence à un questionnement holistique de ses comportements.

Pour certains hommes, réaliser avoir fait usage de violence sexuelle les a menés à se questionner sur d'autres potentielles agressions ou viols commis-es. Ils ont passé en revue leurs différentes relations : « *ces dernières années du fait d'entendre parler quand même de plein d'histoires qui ressortent, de consentement, du viol, du sexisme et tout ça, j'ai quand même essayé, le plus honnêtement possible, de revisualiser ma vie avec toutes mes partenaires* » (Seb). Raf reprend contact avec les femmes qu'il a fréquenté pour « *savoir si j'avais fait de la merde* », « *[eu des] comportements déplacés* », « *si elles s'étaient senties violées* ». Julien pour sa part relie avec un nouveau regard ses expériences de jeunesse : « *je me rappelle avoir déjà dans ma vie eu des rapports avec des gens tu vois... Bah ouai, j'ai déjà violé en fait quoi. Tu vois maintenant c'est le mot que je mets dessus* » (Julien). Cette remise en question a été rendue possible par le fait d'avoir vécu et eu à voir un exemple concret de viol ou d'agression qui contrebalançait les conceptions fantasmées qu'ils en avaient auparavant : « *quand on a commencé à se conscientiser sur vraiment qu'est-ce que c'était qu'un viol, on s'est dit 'Mais putain en fait je l'ai déjà fait ça'* » (Julien). Cela pose la question de la capacité et volonté des hommes à se questionner

sur leur propre violence sexuelle sans avoir auparavant conscientisé en être soi-même perpétra-
teur (« *C'est dommage qu'il soit arrivé ça pour qu'il s'y intéresse mais il s'y intéresse plus, et
du coup je me dis 'c'est cool, ça le fait avancer [...] maintenant on va peut-être travailler un
peu là-dessus'* » Raf). Au-delà de la question de leur capacité d'empathie pour des histoires
extérieures à eux se pose celle d'une introspection et remise en question de soi, d'une abstrac-
tion et intégration de ce qu'est une violence sexuelle, mais surtout de ce qu'est le consentement,
concept nécessairement tourné vers une personne extérieure à soi.

III. DISCOURS SUR LE CONSENTEMENT. UNE FAÇON DE PREVENIR LA VIOLENCE SEXUELLE ?

Les violences sexuelles sont définies par le non-respect du consentement de la victime. Pour
comprendre pourquoi les hommes commettent des violences, il est intéressant de se questionner
sur ce qu'ils conçoivent et pratiquent à propos du consentement. Ce dernier est défini depuis le
Code Pénal de 1994 par les contraintes qui l'annulent (menace, contrainte, force, surprise). Il
est défini par la négative : les relations sexuelles consenties reposent sur un « vice du consen-
tement » qui en empêche son expression « libre et éclairée » (Fraisie in Boucherie 2019). Ce
flou définitionnel additionné à des représentations sociales oppressives persistantes quant aux
pratiques de séduction et de relations sexuelles pose la question de la perception, non pas en
creux, mais positive du consentement et de sa prise en compte active en pratique.

1. Le consentement, une notion peu considérée

En creux de leurs récits de relations et/ou violences sexuelles ou lors des entretiens, beaucoup
d'hommes se présentent comme assez détachés de la notion de consentement.

■ *Au feeling*. Les rapports humains sont guidés par des codes sociaux intégrés par la sociabili-
sation. Des arbitrages et négociations se jouent sans cesse, fondés en grande partie sur de l'in-
formel. Mais cette fluidité masque aussi beaucoup d'oppressions et de violences car elle entre-
tient des schémas de domination de certains groupes sur d'autres. C'est le problème pour le
consentement lorsque celui-ci, sans être nécessairement verbalisé lors d'une relation, n'est
même pas pensé. « *Tu vis un moment où t'as pas envie de prendre du recul, c'est un moment
intense et t'as envie de le vivre intensément* » (Tom) : se préoccuper du consentement est se-
condaire, voire délétère, et risquerait de gâcher le moment. Cette perception est uniquement
autocentrée et exclut le vécu de l'autre. Pour certains, il est compliqué d'évoquer cette notion
et pratique. « *Bah tu vois, tu connais* » (Léo) : le consentement relève d'une vérité évidente et

universelle, uniquement annulée par un refus explicite, qu'il est donc absurde d'expliciter. Cela révèle en fait les scripts sexuels (Gagnon 2008) imposés par la culture hétérocisnormée comme innés. Une scénographie en étapes successives est prédéterminée, qui entretient l'idée que tout doit se faire tout seul, naturellement, tout en masquant le caractère obligatoire de certaines pratiques. Ne pas penser le consentement entretient un « *terreau fertile pour la culture du viol* » (Oxymore in Delage 2019). L'idée est souvent qu'il suffit de recueillir une approbation pour que 'la suite' aille de soi : « *c'est plutôt avant 'est-ce que tu veux qu'on aille chez toi ou est-ce que tu veux qu'on aille chez moi ?'* », « *sentir si l'autre c'est ok et après bah tu fais ton truc quoi* » (Tom), « *je vais demander un consentement verbal, tu vois un 'oui' quoi. Voilà. Je pense que ça déjà c'est pas mal. C'est un peu tout ce que je vois pour le moment* » (Julien). Si la première marche de l'escalator (Gahran 2017) est franchie, tout le reste suivra sans que la moindre précaution doive être prise, sans idée que l'accord puisse être donné exclusivement pour une chose ou être retiré à tout moment. L'idée que les hommes se font du consentement repose beaucoup sur l'idée qu'ils 'sentent' suffisamment les choses : « *je suis très sensible à ce truc-là de consentement* » (Léo), « *je me suis toujours trouvé plutôt bienveillant dans mes relations* » (Julien), « *y'a ce truc d'instinct, d'intuition où je me dis que j'ai quand même suffisamment d'empathie pour savoir si une personne se sent bien ou pas, parce que moi je vais avoir de l'empathie et je vais me dire, si cette personne a un blocage et tout, moi aussi ça va me bloquer un peu. Je pense que d'une manière je le ressentirai. Fin je me fais confiance pour ça, sans avoir besoin de le dire* » (Tom). Ils considèrent savoir quelles sont les limites de l'autre sans rien nuancer ni remettre en question. Leur référentiel est eux-mêmes, leurs propres perceptions, et ils n'en relèvent pas le biais. Le risque est alors de calquer ses propres désirs et représentations sur l'autre sans en questionner la compatibilité et le potentiel violent (Thiers-Vidal 2019). Ils tiennent un discours omniscient et de contrôle de soi, de l'autre, de la situation. Pourtant ces mêmes hommes ont tous reconnu avoir au moins une fois bafoué le consentement de quelqu'une (« *moi je comprenais pas trop que ce que je faisais c'était du harcèlement* », « *C'était par égoïsme* » Tom). Au-delà d'omettre leurs propres limites, ils développent une lecture binaire et manichéenne du consentement. A propos de la vidéo qui explique le consentement par la métaphore filée d'une invitation à boire le thé, Tom conclut : « *C'est assez simple en fait. Est-ce que ça te dit qu'on fasse l'amour ? Tu veux du thé ? Bah c'est le même truc* ». Il reste dans une théorie décorrélée de ses propres vécus. Cela l'empêche notamment de faire part de « *zones grises* » qu'il a pourtant expérimentées dans sa sexualité (Boucherie 2019). Le consentement apparaît comme une question exclusivement « *pour des personnes qui ont moins cette intuition, ce rapport aux émotions que j'ai* » (Tom). Comme le viol, ce sujet est

nécessairement étranger à soi, ce qui permet de se complaire dans le mythe de la maîtrise de soi, de son environnement, voire des autres.

■ Un consentement en creux. Il revient souvent l'idée que le consentement doit s'exprimer par le refus d'une pratique. Dans tous les cas, il est présenté comme venant a posteriori : « *Tu fais de la manière qui vient. Tu peux proposer des choses ; c'est accepté, c'est refusé* » (Tom), « *si jamais t'as pas envie tu me dis stop, tu me dis non* » (Léo). Le non-consentement doit être verbal, clairement intelligible, et surtout il advient après la confrontation à ce qui était, non pas proposé, mais imposé. La seule possibilité est de consentir à poursuivre le rapport initié ou à l'arrêter, mais pas à y consentir en tant que tel. « *Il n'est alors question de consentement que quand une limite a été franchie, jamais pour définir les envies de chacun.e.* » (Oxymore in Delage 2019). Le consentement est une question de refus, pas d'envie, de désir, d'approbation ou de choix. Pour certains, elle se pose différemment selon le degré d'habitude et de proximité avec la personne : « *Y'a des potes, chaque fois qu'on se voyait on couchait ensemble, sûr* », « *J'avais trop pris la confiance* » (Julien), « *j'étais en excès de confiance, parce que je la connaissais depuis longtemps* » (Raf). Avec une partenaire proche, la vérification du consentement apparaît presque superflue, comme si les relations précédentes y équivalaient, comme si ces femmes - leur corps, leur désir, leur accord - étaient acquis-es. C'est que revient souvent aussi la confusion entre consentement et désir. Pour Julien, l'entretien a été l'occasion de s'en rendre compte : « *Sinon plutôt je demande. 'Fin pas que je demande... Ouais putain faudrait que je demande, parce que la formule 'J'ai envie de toi' c'est pas forcément [...] en train de te demander ton consentement en fait. Je te dis juste que moi j'ai envie de toi. Après si tu me réponds 'moi aussi', pour moi ça fait que y'a du consentement, mais je sais pas si ça l'est vraiment* ». Le désir résulte aussi d'une construction sociale et est en tant que tel un enjeu de pouvoir, un enjeu politique, à distinguer de la libido (Devreux *et al* 2002). Si le consentement n'est pas associé au désir, s'il n'est pas seulement un refus, il apparaît bien plus complexe et ambivalent. Dans les faits, il s'exprime rarement par un oui à des questions directes, et s'incarne davantage dans des gestes, regards et attitudes qui suivent un script soi-disant universellement connu (Boucherie 2020).

2. Expérimenter la prise en compte et l'attention au consentement

■ Ne rien tenir pour acquis : demander à chaque fois. Plusieurs enquêtés réfléchissaient déjà au respect du consentement, voire expérimentaient des façons d'y être vigilants en pratique. Conscients de la nécessité de déconstruire toute une éducation gangrenée de culture du viol, ils s'essayaient à « *une remise en question globale et honnête de comment on nous a appris à faire du*

sexe » (Seb). Cela passe par ne « rien prendre pour acquis » (Seb), et concrètement par la systématisation de demandes explicites de consentement. C'est un apprentissage - « *il faut essayer, il faut le faire dans la pratique pour que ça devienne un automatisme* » (Seb) - de déconstruction pour construire d'autres modes de relation. Ils passent notamment par la communication : « *La verbalisation déjà, [...] tu demandes tout simplement, tu proposes des choses avant de les faire : 'Est-ce que ça te va si je te touche ici ?', des trucs comme ça. Je demande la permission* » (Lucas), « *je leur demande beaucoup. Vraiment, genre c'est un théâtre. Quand on fait des actes, c'est un peu un théâtre. [...] 'Est-ce que je peux t'embrasser ?' – 'Oui', 'Est-ce que je peux t'embrasser les seins ?' – 'Oui/Non', 'Est-ce que je peux faire ci, est-ce que je peux faire ça ?' » (Raf). Cette pratique, développée notamment par les féministes *sex-positiv*, tend à renverser la responsabilité du 'non' pour celle de la vérification du 'oui' (Boucherie 2020). Au-delà de prendre clairement et formellement en considération le consentement de ses partenaires, elle remet en question et réinvente l'essence des rapports :*

« *La première fois que j'ai demandé à une femme 'Est-ce que ça te le fait que j'enlève ton pantalon ?', effectivement dans ma bouche c'est apparu comme un truc pas naturel du tout, comme si ça cassait un peu l'ambiance. J'ai fait le test et la réaction que y'a eu derrière c'est un énorme sourire, un truc tout bonnement de 'Oh il m'a demandé !' Et ça m'a tellement rassuré ! [...] ça a été un soulagement dans ma vie de voir en fait c'est rien, voire ça apporte du mieux » (Seb).*

Ces hommes réinventent leurs relations où ce qui plaît et séduit n'est pas une question de performance, de surprendre l'autre mais de construction d'une confiance réciproque : « *ça donne envie à l'autre de dire 'oui'. [...] Et que du coup si tu me dis non c'est que t'as bien une bonne raison de me dire non. Et du coup c'est complètement sain de demander* » (Seb). Se faisant, ils remettent en question les codes corporels et situationnels qui témoigneraient du désir sexuel et rendraient le consentement sans équivoque. « *[Intériorisés] par les individu-e-s, [ils] s'obligent à aller 'au bout' de la relation sexuelle, pour ne pas apparaître, là aussi en rapport aux stéréotypes de genre, comme 'une allumeuse' ou 'un puceau' » (Boucherie 2019). Il apparaît alors comme possible d'être allongé-es dans un lit sans se toucher, de ne pas s'embrasser systématiquement dans un couple, d'avoir « *des gestes sensuels dans une amitié* » (Emma) sans que cela n'en implique davantage.*

■ **Ne rien tenir pour acquis : questionner les scripts sexuels.** Demander le consentement rompt avec l'idée d'un script sexuel évident à suivre tant qu'il n'est pas refusé. Le questionner est en soi libérateur, et permet par exemple de reconnaître d'autres formes d'intimité. Ainsi face à une femme qui décline sa proposition de l'embrasser, Seb réalise : « *le moment qu'on passe là il est déjà sensuel, il est déjà excitant, il est déjà intime. [...] c'était vraiment libérateur, et waouh, je*

peux passer des moments intimes avec une femme et sans que y'ait un protocole qui mène forcément à la pénétration avec le sexe. Et ça franchement ça m'a libéré la vie d'un coup de ouf ». Les rapports de séduction, mais aussi de sensualité, de relation intime dans le cadre de l'hétérosexualité hégémonique peuvent être tout autre que nos schémas préétablis. Mais cela relève d'un travail de conscientisation et de pratique : « *Puisque la sexualité est fortement corrélée au genre que l'on performe, notre consentement, c'est-à-dire notre capacité à accepter des relations sexuelles, va s'en retrouver impacté. Ainsi, plus les individu-e-s vont fortement adhérer aux attendus sexuels du genre auquel ils/elles s'identifient, plus ils/elles vont s'imposer des relations sexuelles non-désirées, puisqu'elles/ils pensent que c'est ce que l'on attend d'eux* » (Boucherie 2019). Considérer que ces scripts sexuels ne relèvent d'aucune obligation aiderait à être vigilant pour ne pas commettre de violence sexuelle (condition nécessaire sans être suffisante). Dans un régime hétérosexiste, cela vaut quelle que soit la relation d'amitié, de drague, amoureuse, etc. Et il en est de même pour la sexualité en tant que telle : tout d'abord, « *le sexe qu'est-ce-que ça veut dire, c'est pas toujours une pénétration avec du sexe mais une pénétration juste avec une main, des choses comme ça* » (Seb), voire pas de pénétration du tout. Prendre conscience du script permet de le questionner mais aussi de s'interroger soi-même et ses partenaires, de réinventer des pratiques. « *[Dans] une relation hétérosexuelle, la complémentarité attendue de leur sexualité va décupler l'auto-contrainte. Les femmes hétérosexuelles, dont la sexualité est imprégnée d'un psychologisme romantique, seront donc plus à même de se forcer à accepter une relation sexuelle 'pour faire plaisir'* », et les « *hommes, qui ont intériorisé l'idée reçue de leurs « besoins sexuels irrépressibles », se montreront toujours disponibles pour répondre, voire proposer, un acte sexuel* » (Boucherie 2019). Ces hommes qui expérimentent des relations activement consenties cherchent à éviter d'être violents. Se faisant, ils protègent leur partenaire et potentiellement eux aussi. C'est une façon de questionner la notion de couple et la place qu'y tient la sexualité. Car si « *les rapports sociaux entre les sexes fonctionnent à l'amour* » (Haicault in Devreux et al 2002), ce dernier est « *une arme pernicieuse* » (Hanmer 1977) qui agit comme vecteur et condition de la domination masculine. Remettre en question les modalités de l'amour, des relations intimes et sexuelles pourrait prévenir les violences et ébranler une forme de contrôle social des hommes sur les femmes.

3. La pratique du consentement, faire face aux « zones grises » (Boucherie 2019)

■ **L'enjeu de l'empathie et du *care*.** Ces remises en question et expérimentations en matière d'attention au consentement sont à nuancer. Savoir et tenter d'y être vigilant n'est pas non plus une garantie contre les violences : « *j'ai toujours été bienveillant, j'ai toujours demandé même*

pendant les rapports 'Est-ce que ça va et tout'. Plutôt toujours je communiquais. Et je communique toujours. Mais ouais ça m'a pas empêché de faire de la merde quand même quoi » (Julien). Cela questionne sur la portée uniquement discursive de la bienveillance et de l'empathie, et sur leur mise en pratique. Car si un homme peut être persuadé d'être attentif et empathique, il peut en être loin ou épisodiquement : « *Dans l'agression ou dans le viol, tu oublies un peu que la personne en face elle existe quoi. Tu vois plus un humain en face de toi. Tu te demandes pas ce qu'elle ressent, tu oublies quoi. C'est déshumanisant* » (Lucas). L'un des principes de la domination est d'avoir le privilège de ne pas remarquer certaines choses, « *Y penser, ou ne pas y penser, selon l'humeur* » (Despentes 2020). En considérant que l'hétérosexualité, comme régime politique et réalité matérielle, assoit et entretient le patriarcat, le « *consentement sans violence apparente, que l'on considère comme 'libre et éclairé' n'en est donc pas moins contraint pour autant* » (Boucherie 2019). L'enjeu serait alors davantage de questionner le degré de consentement, et le degré d'empathie. Malgré des précautions conceptuelles et pratiques, Julien reconnaît : « *J'avais trop pris la confiance* ». C'est que l'attention à l'autre et notamment à son consentement serait circonstancielle, fluctuante. S'il semble important de rompre avec une appréhension binaire du consentement, il apparaît primordial que les hommes questionnent le degré qualitatif et quantitatif de leur empathie. « *Le consentement est avant tout une pratique relationnelle [...] qui est toujours située dans un contexte social, et dans celui d'une relation mêlant des acteurs/trices elles aussi situées* » (Boucherie 2019). Et il en va de même de l'empathie, de l'attention et de la compréhension de l'autre qui sont fondamentalement genrés. Bozon compare le travail de *care* dans l'espace domestique et celui dans les relations intimes, sexuelles. Il estime que « *les femmes s'y consacrent et les hommes l'utilisent* » (Devreux et al 2002). Pour y changer les rapports de domination, notamment de violence sexuelle, il ne suffit pas seulement de demander explicitement le consentement de ses partenaires, car dans les faits il est matériellement compliqué d'encadrer en amont absolument toutes ses interactions. Au risque sinon d'induire une hiérarchie entre des pratiques potentiellement problématiques et d'autres qui resteraient de l'ordre du consentement évident. Bien que pertinente, cette solution n'est pas absolue. Elle appelle une réflexion sur une intégration plus globale du *care* et de l'empathie dans ses interactions sociales, intimes.

■ Reconnaître et faire avec le flou des relations. Dans la réalité, le consentement est bien plus trouble que la conception binaire que la loi notamment laisse entendre. Et y faire attention peut aussi contenir sa part de flou, de risque. L'attention à l'autre, le *feeling*, sont souvent les attentions au consentement les plus communes. Sans être pour autant des garanties : « *Je vois bien que c'est pas satisfaisant de dire ça mais on sent ! On sent quand y'a de l'écoute et de l'envie,*

du désir » (Lucas), avec tout le problème de rendre synonyme ces termes avec celui de consentement. « *Le langage non-verbal, ça me fait un peu flipper parce que ça peut être mal interprété. Alors que les mots, tu vois une phrase [...] au moins t'es sûr de la réponse, t'as pas d'interprétation* » (Julien). Pour palier cela, certains tentent de verbaliser toutes leurs propositions et d'en demander en amont l'autorisation. Mais dans une relation, même lorsqu'il y en a la volonté, tout n'est pas verbalisé. Et les étapes communiquées créent alors une hiérarchie avec d'autres (« *je me demande quand même pour les grands trucs* » Raf), suivant finalement quand même le script hétéronormatif. Certaines partenaires « *trouvent que c'est un peu trop* » « *ça casse un peu le truc* » (Raf), et des hommes se questionnent aussi sur le fait d'être « *devenu trop extrême* » (Julien) et de davantage vivre dans une peur du (non-)consentement que dans le vécu de son approbation positive. S'il apparaît nécessaire de critiquer le cadre patriarcal pour s'en affranchir et d'en proposer des alternatives, le risque est aussi de créer de nouvelles injonctions en matière de consentement valable (Boucherie 2020). C'est risquer de créer de nouvelles normes qui enferment les individus, leurs interactions et leurs pratiques, voire d'inventer d'autres figures hégémoniques face à de nouvelles catégories de déviances constituées de personnes à éduquer, à libérer. Ce qui apparaît intéressant avec ces hommes qui réfléchissent à leur (dé)construction, c'est qu'ils questionnent leurs représentations et comportements et s'essayent à en créer de nouveaux hors des cadres normatifs traditionnels. L'enjeu est pour beaucoup de se départir de leurs rapports de domination et de violence potentielle. Pour certains, c'est aussi la découverte que la question du consentement leur est aussi adressée et qu'ils sont légitimes à réfléchir à leurs besoins propres et vouloir qu'ils soient respectés.

LIMITES ET PERSPECTIVES

■ Limites de ce travail. Malgré un fort souci pour une rigueur féministe, éthique et scientifique, ce travail présente des biais du fait de la nécessaire partialité de ma position et de l'inéluctable faillibilité de ma méthode. La méthodologie utilisée comporte un risque d'instrumentalisation des verbatims des enquêté-es dans le but de servir un prisme préexistant. Un biais de sélection, mais aussi d'interprétation, réside dans la position ascendante - sociale et par mon rôle de chercheuse - dont je bénéficiais vis-à-vis de ce terrain. Ces risques ont pu être renforcés du fait que j'utilisais pour la première fois une méthode socio-anthropologique. Les entretiens auprès d'hommes agresseurs et/ou violeurs posent la question de l'impact d'une écoute accueillante, empathique et relativement neutre. Si pour certains ces discussions ont été le lieu de nouvelles remises en question voire d'apprentissages, le risque est aussi de renforcer l'enquêté dans son image de lui-même et dans la recevabilité de ce qu'il énonce. Se pose parfois, à propos d'un

sujet sur les violences sexuelles, la question de la non-assistance à personne en danger. Si ce travail hautement empathique avec des agresseurs et violeurs a pu être éprouvant, il a aussi constitué une très riche ouverture en ce qu'il a apporté nuance, complexité et humanité dans un sujet très clivant, et permis - je l'espère - d'éviter l'écueil d'une condamnation trop radicale.

■ Perspectives. L'étude de la parole d'hommes sur leur propre violence sexuelle a été très concluante dans le cadre de la zad de Notre-Dame-des-landes. S'il est nécessaire de reconnaître que celui-ci offre un retour de terrain bien particulier, il serait désormais intéressant d'étudier de tels discours dans des espaces plus ordinaires afin de faire varier l'impact du féminisme, de l'intersectionnalité des oppressions et engagements politiques et du vécu des masculinités. Les réactions suscitées par l'énoncé de ce mémoire auprès d'hommes ont plutôt révélé du rejet, de la défiance ou un distant intérêt intellectuel tout au mieux ; mais pas tellement de remise en question personnelle. L'*atelier de (dé)construction féministe* serait en lui-même extrêmement intéressant à étudier, notamment pour analyser le profil et les motivations des participant-es, l'apport et les biais de la mixité, l'enjeu de déconstructions individuelles dans un cadre patriarcal systémique, le potentiel risque de créer de la déculpabilisation plutôt que de la déconstruction, des *radicals* plutôt que des alliés.

CONCLUSION

Le fait que la réalisation de ce mémoire ait été possible contredit la première hypothèse tirée de la revue de littérature quant au rebut des hommes à reconnaître leur propre violence sexuelle. La sélection des enquêtés a été fondée sur leur participation volontaire à l'*atelier de (dé)construction féministe*, ce qui induit un biais. Néanmoins, certains sont venus en toute connaissance du thème, cet atelier a attiré autant d'hommes que de femmes, et tous ont acceptés de participer activement à cette étude. Tous ont témoigné avoir commis au moins un viol ou une agression sexuelle. Des hommes peuvent donc reconnaître et parler de violences sexuelles qu'ils ont perpétrées.

Pour analyser la parole de ces hommes sur la violence sexuelle qu'ils commettent, il semblait pertinent d'interroger leur situation d'énonciation. Ce « je » qui s'exprime fait partie d'un ensemble structuré et hiérarchisé d'autres identités, individuelles et collectives, qui existent et se meuvent les unes par rapport aux autres. Les violences sexuelles sont intrinsèquement genrées. Or plusieurs enquêtés ont du mal à se penser en termes de genre, et donc à reconnaître la place privilégiée et oppressive qu'ils occupent. Du domaine de l'ignorance ou du refus de se penser comme dominant, cette difficulté relève aussi de l'intersectionnalité d'autres oppressions - de classe, d'âge, politiques, etc. - que subissent grand nombre d'habitant-es de la zad. De façon

générale, ces hommes rendent compte de la masculinité en ce qu'ils en pâtissent. Subir des discriminations peut constituer un fort frein à sa considération comme étant soi-même oppressif et à toute remise en question de soi, et donc de sa violence potentielle. Pour d'autres hommes au contraire, le fait de subir eux-mêmes de nombreuses oppressions individuelles et systémiques agit comme levier de transformation. Connell analyse que les hommes qui s'engagent à remettre en cause « *la masculinité hégémonique ont souvent fait l'expérience des coûts de cette dernière aux mains d'autres hommes* » (Pease 2008). C'est le cas de la plupart des hommes enquêtés qui participent à l'*atelier de (dé)construction féministe* dans une optique de transformation de l'ordre du genre dont le maintien leur coûte assez cher (en violence, en santé, en pauvreté, etc.) (Fassin in Hagège, Vuattoux 2014). Intervient aussi pour certains la culpabilité de participer aux oppressions que pourtant ils rejettent à la zad où est prôné l'antisexisme. Partisans d'une lecture performative du genre (Butler 1990), ils considèrent leur changement possible : déconstruction de sa masculinité toxique, prévention de sa violence et (pro)féminisme s'allient. Pour construire d'autres identités et rapports, ils ont accepté de réfléchir sur leur propre violence sexuelle. Pris dans une éducation qui les a liés à une virilité violente et pétris dans la culture du viol, perdurent néanmoins des tabous et la difficulté, présente dès le vocabulaire – employé ou non –, de parler de violence sexuelle, particulièrement les concernant. Dans un souci de déconstruction qui passe notamment par la compréhension des mécanismes de leur domination, les enquêtés développent un rapport ambigu à leur responsabilité. Si la question de l'imputabilité individuelle face au poids du collectif peut se poser, ils considèrent leur violence sexuelle comme sporadique, reléguée au passé. Le risque est alors de la décorrélérer de toute identité genrée (leur masculinité) et relationnelle (l'hétéronormativité). La reconnaissance de cette violence perpétuée a nécessité en amont l'intervention de leur victime ou du féminisme, notamment du mouvement *#MeToo*. Avant ces discours sur leur violence sexuelle, ont été requis une écoute et la remise en question de ces hommes. Si certains ne se sont pas posé la question de la possibilité d'autres violences perpétrées et non conscientisées ou d'autres violences à venir, cela en a mené d'autres à s'interroger sur la possibilité de ne plus en commettre. Plusieurs expérimentent dans leurs relations - intimes, sensuelles, sexuelles - comment comprendre et respecter le consentement de leur partenaire. Dans leur souci d'empathie à l'autre et de vérification de son accord, ils tentent de remettre en question le script sexuel et son évidence, ainsi que sa violence patriarcale intrinsèque. La zad est un espace d'expérimentation politique et sociale ; beaucoup de ses habitant-es vivent des relations libres, du polyamour. La violence sexuelle naît d'une éducation et de relations patriarcales dont les oppressions intrinsèques sont invisibilisées. Mêlé au féminisme et à la (dé)construction des identités que l'on performe, cette

modalité de relation constitue peut-être un terrain particulièrement fertile aux questionnements des rôles et rapports de genre, de relation et d'amour.

ANNEXES

- Annexe 1 – Comment fait-on pour que les hommes cessent de violer ?



Mélusine
@Melusine_2

Il y a savoir et il y a entendre, lire et compter. Violences sexuelles massives contre les femmes, les enfants, les hommes gays. Et une question de civilisation : comment fait-on pour que les hommes cessent de violer ?

22 janv. 2021 à 5:27 AM



Mélusine
@Melusine_2

Que s'est-il passé ?

Nous avons déterminé que ce compte a enfreint les [Règles de Twitter](#). Plus précisément :

1. Infraction à nos règles relatives aux [conduites haineuses](#).

Vous ne devez pas directement attaquer, menacer ou harceler d'autres personnes sur la base des critères suivants : race, origine ethnique, nationalité, orientation sexuelle, sexe, identité sexuelle, appartenance religieuse, âge, handicap ou maladie grave.



#NousToutes @NousToutesOrg

Le compte de @Melusine_2 suspendu par Twitter pour avoir posté ça. 🙋

On va donc reposer la question @TwitterFrance : « Comment fait-on pour que les hommes cessent de violer ? »



Mélusine

@Melusine_2

Il y a savoir et il y a entendre, lire et compter. Violences sexuelles massives contre les femmes, les enfants, les hommes gays. Et une question de civilisation : comment fait-on pour que les hommes cessent de violer ?

22 janv. 2021 à 5:27 AM



Alice Coffin ✓

@alicecoffin



Comment fait-on pour que les hommes cessent de violer?
Comment fait-on pour que les hommes cessent d'essayer de détruire celles qui posent la question?

[#commentfaitonpourqueleshommescessentdevioler](#)

[#melusine](#) [#metoo](#) [#Metooinceste](#) [#metoogay](#)



Mélusine

@Melusine_2

Il y a savoir et il y a entendre, lire et compter. Violences sexuelles massives contre les femmes, les enfants, les hommes gays. Et une question de civilisation : comment fait-on pour que les hommes cessent de violer ?

22 janv. 2021 à 5:27 AM

Tweet a
voir plus



Amazing Graise 🍷💜🖤
@theutoptimist



Ah parce que maintenant les comptes féministes se font suspendre juste pour avoir posé la légitime question « comment fait-on pour que les hommes cessent de violer ? », alors qu'on attend toujours pour la modération des trolls haineux qui nous harcèlent ?! @TwitterFrance

9:05 PM · 23 janv. 2021



🍷 99 💬 📤 Partager ce Tweet



Victoire Tuillon
@vtuillon



Nous sommes des millions à avoir subi des viols et des agressions sexuelles. Les personnes qui nous les ont infligées sont presque toujours des hommes. Donc #MeToo, #MeTooGay, #MeTooInceste, même combat, même question: COMMENT FAIRE POUR QUE LES HOMMES CESSENT DE VIOLER ?

12:21 PM · 25 janv. 2021



🍷 3 k 💬 46 📤 Partager ce Tweet

Source : Le Breton Marine, "Comment faire pour que les hommes cessent de violer?", la question qui dérange, HuffPost, 25/01/2021. Disponible sur : https://www.huffingtonpost.fr/entry/comment-faire-pour-que-les-hommes-cessent-de-violer-elles-revendiquent-le-droit-de-poser-cette-question_fr_600ec516c5b6a0d83a1d21d9



Camille Regache @CRegache · 24 janv.



"Comment on fait pour que les hommes cessent de violer ?" On va reposer la question @TwitterFrance, puisque cette question si simple à l'air de causer la suspension des comptes qui la posent #CommentFaitOnPourQueLesHommesCessentDeViolier



↻ 14

🍷 55



Source : Twitter

- Annexe 2 : Document d'information et de consentement distribué aux participant.es de l'atelier et aux enquêté.es

Document d'information et consentement



Je, sous-signé Isaline Mallet, m'engage à respecter la **confidentialité** et l'**anonymat** des informations auxquelles j'aurai accès durant l'« atelier de (dé)construction féministe » du 15.04.2021 et lors d'éventuelles conversations individuelles ou de groupe, et ce durant l'ensemble de mon travail de mémoire (à savoir durant ma présence sur site, lors de l'analyse des informations et par leur diffusion dans le cadre du « master de spécialisation en études de genre »).

Je m'engage à :

- **Ne pas dévoiler le nom** des participant.e.s de l'atelier et des personnes avec qui j'échangerai. Si leurs propos doivent être retranscrits, je changerai les noms, prénoms et/ou surnoms et pseudonymes et attribuerai des **noms fictifs**.
- **Modifier d'autres éléments risquant de permettre une identification** indirecte des personnes (tels que l'âge, l'occupation, le lieu de résidence, etc.)
- **Ne pas divulguer d'autres informations personnelles** (numéros de téléphone, adresses email, etc.)
- **Garantir que les enregistrements ne seront en aucun cas diffusés ou transmis**

Vous avez le **droit de refuser** que j'écoute et/ou enregistre vos discussions pendant l'atelier.

Si certains thèmes, certaines questions vous paraissent embarrassantes, vous êtes **libres de ne pas y répondre**.

Vous avez le **droit de retirer votre accord** à tout moment sans justification même si vous aviez accepté préalablement de participer.

Vous aurez accès si vous le désirez au mémoire rédigé.

Aucune information collectée lors de l'atelier et d'entretiens ne sera exploitée en dehors du cadre de ce mémoire.

Cette étude est encadrée par l'UCLouvain, et tout particulièrement par l'anthropologue Charlotte Pezeril (Université Saint-Louis, Université Libre de Bruxelles)

Un grand merci pour votre précieuse participation

Isaline Mallet : *[Contact mail et téléphone]*

Fait à, Le :

Signature :

BIBLIOGRAPHIE

• Ouvrages

- . Beaud Stéphane, Weber Florence, *Guide de l'enquête de terrain*, La découverte, 2010.
- . Bourdieu Pierre, *La domination masculine*, Paris, Le Seuil, 1998, rééd. 2002.
- . Connell Raewyn, *Masculinités, Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Hagege Meoïn, Vuattoux Arthur (dir.), Editions Amsterdam, 2014.
- . Davis Angela, « *Le Truth Telling Project : sur la violence en Amérique* », dans *Une lutte sans trêve*, La fabrique éditions, p 89-104, 2016.
- . Dorlin Elsa, *Se défendre, une philosophie de la violence*, La Découverte, 2019.
- . Gahran Amy, *Stepping Off the Relationship Escalator*, Off the Escalator Enterprises LLC, 2017.
- . Hearn Jeff, *The violences of men. How men talk about and how agencies respond to men's violence to women*, London, Sage Publications, 1998.
- . Kochelin Aurore, *La révolution féministe*, Editions Amsterdam, 2020.
- . Lorde Audre, *Age, Race, Class, and Sex: Women Redefining Difference*, in *Sister Putsider, Essays and Speeches*, p 114-123, 1984.
- . Rousseau Juliette, *Lutter ensemble, Pour de nouvelles complicités politiques*, Cambourakis, 2018.

• Articles scientifiques

- . Aboim Sofia, *Plural Masculinities. The Remaking of Self in Private Life*, Ashgate, Routledge, 2010.
- . Anglada Christian, *Violence et famille. Intervenir auprès d'hommes ayant recours à la violence*, Nouvelles Questions Féministes, Vol 21, p 126-132, 2002. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2002-3-page-126.htm>
- . Bargel Lucie, Dunezat Xavier, *Genre et militantisme*, dans *Dictionnaire des mouvements sociaux*, p 248-255, 2009. Disponible sur : <https://www.cairn.info/dictionnaire-des-mouvements-sociaux--9782724611267-page-248.htm>
- . Bonnet François, *Violences conjugales, genre et criminalisation : synthèse des débats américains*, Revue française de sociologie, Vol 56, p 357-383, 2015. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-sociologie-2015-2-page-357.htm?contenu=resume>

- . Bourgeois Didier, Albernhé Thierry, *Existe-t-il un « ordinaire de la violence » chez le sujet « normal » ?*, *Violences ordinaires et hors normes*, Chapitre 5, p 61-71, 2017. Disponible sur : <https://www.cairn.info/violences-ordinaires-et-hors-normes--9782100765478-page-61.htm>
- . Brenot Philippe, *Les violences ordinaires des hommes envers les femmes*, *Topique*, n° 143, p 169-176, 2018. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-topique-2018-2-page-169.htm>
- . Brown Elizabeth, Debauche Alice, Mazuy Magali, *Plaquette résultats VIRAGE*, « *Violences au cours de la vie* », INED, 2020. Disponible sur : https://virage.site.ined.fr/fichier/s_rubrique/29712/plaquette2.result.virage.2020_violences.vie.entiere.fr.pdf
- . Brown Elizabeth, Debauche Alice, Mazuy Magali, *Synthèse. Virage, une enquête innovante pour caractériser les violences de genre*, INED, 2020. Disponible sur : https://virage.site.ined.fr/fichier/s_rubrique/29712/virage.synthese.se.fr.pdf
- . Brown Elizabeth, Debauche Alice, Hamel Christelle, et al., *Violences et rapports de genre. Enquête sur les violences de genre en France*, *Grandes Enquêtes*, 2021. Disponible sur : <https://www.ined.fr/fr/publications/editions/grandes-enquetes/violences-et-rapports-de-genre/>
- . Burton-Jeangros Claudine, *L'éthique (en) pratique : la recherche en sciences sociales*, Université de Genève, *Sociograph*, 34, 2017. Disponible sur : www.unige.ch/sciences-societe/socio/sociograph
- . Cervera-Marzal Manuel, *Domination masculine dans le militantisme. Analyse des rapports de genre au sein d'un collectif altermondialiste*, *Sociologies*, 2015. Disponible sur : <https://journals.openedition.org/sociologies/5116>
- . Clair Isabelle, *Faire du terrain en féministe*, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 213, p 66-83, 2016. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2016-3-page-66.htm#s2n7>
- . Connell Raewyn (Robert William), Messerschmidt James W., *Faut-il repenser le concept de masculinité hégémonique ?*, *Terrains & travaux*, n° 27, p 151-192, 2015. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-terrains-et-travaux-2015-2-page-151.htm?contenu=article>
- . Coutanceau Roland, Besset Marie-Odile, Javay Alain, *Évaluation et prise en charge du conjoint violent*, *Violences conjugales et famille*, Chapitre 14, p 141-152, 2016. Disponible sur : <https://www.cairn.info/violences-conjugales-et-famille--9782100749386-page-141.htm>
- . Dagenais Huguette, Devreux Anne-Marie, *Les hommes, les rapports sociaux de sexe et le féminisme : des avancées sous le signe de l'ambiguïté*, *Nouvelles questions féministes*, vol 19, n° 2-3-4 et *Recherches féministes*, Vol 11, n° 2, 1998.

- . Dankwort Jürgen, *Une conception alternative de la violence conjugale : vers une intervention efficace auprès des hommes violents*, Service social, 37, p 86–119, 1988. Disponible sur : <https://www.erudit.org/fr/revues/ss/1988-v37-n1-2-ss3499/706387ar/>
- . Debauche Alice, Hamel Christelle, Kac-Vergne Marianne, *La violence comme contrôle social des femmes. Entretien avec Jalna Hanmer, sociologue britannique*, Nouvelles Questions Féministes, Vol 32, p 96-111, 2013. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2013-1-page-96.htm>
- . Debauche Alice, Hamel Christelle, *Violence des hommes contre les femmes : quelles avancées dans la production des savoirs ?*, Nouvelles Questions Féministes, Vol 32, p 4-14., 2013. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2013-1-page-4.htm?contenu=plan>
- . Debauche Alice, *Violence sexuelle*, Encyclopédie critique du genre, p 691-700, 2016. Disponible sur : <https://www.cairn.info/encyclopedie-critique-du-genre--9782707190482-page-691.htm>
- . Delage Pauline, *Violences conjugales. Du combat féministe à la cause publique*, Presses de Sciences Po, Académique, 2017. Disponible sur : <https://www.cairn.info/violences-conjugales--9782724620351.htm> / chap 4 : <https://www.cairn.info/violences-conjugales--9782724620351-page-169.htm>
- . Delage Pauline, Lieber Marylène, Chetcuti-Osorovitz Natacha, *Lutter contre les violences de genre. Des mouvements féministes à leur institutionnalisation. Introduction*, Cahiers du Genre, n° 66, p 5-16, 2019. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2019-1-page-5.htm?contenu=plan>
- . Delage Pauline, Lieber Marylène, *L'enquête VIRAGE (Violences et RAports de GENre). Entretien avec Elizabeth Brown, Alice Debauche, Magali Mazuy*, Cahiers du Genre, n° 66, p 37-50, 2019. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2019-1-page-37.htm>
- . Delage Pauline, *Entretien avec OxyMORE, « Au-delà du « non », faire du consentement une éthique de vie »*. Entretien sur la violence, la sexualité et la justice chez les queers radicaux, Mouvements, n° 99, p 111-120, 2019. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-mouvements-2019-3-page-111.htm>
- . Delage Pauline, *Genre et violence : quels enjeux ?*, Pouvoirs, n° 173, p 39-49, 2020. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-pouvoirs-2020-2-page-39.htm>
- . Devreux Anne-Marie, Fassin Éric, Hirata Helena, Löwy Ilana, Marry Catherine, Bessin Marc, Jami Irène, *La critique féministe et La domination masculine*, Mouvements, n°24, p 60-72, 2002. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-mouvements-2002-5-page-60.htm#no1>

- . Dupuis-Déri Francis, *Les hommes proféministes : compagnons de route ou faux amis ?*, Recherches féministes, V21, n°1, p 149-169, 2008. Disponible sur : <https://www.erudit.org/fr/revues/rf/2008-v21-n1-rf2309/018314ar/>
- . Dupuis-Déri Francis, *Chapitre 7. L'anarchisme face au féminisme comparaison France-Québec*, Le sexe du militantisme, p 187-204, 2009. Disponible sur : <https://www.cairn.info/le-sexe-du-militantisme--9782724610567-page-187.htm>
- . Duriez Hélène, *Chapitre 6. Des féministes chez les libertaires remue-ménage dans le foyer anarchiste*, Le sexe du militantisme, p 167-186, 2009. Disponible sur : <https://www.cairn.info/le-sexe-du-militantisme--9782724610567-page-167.htm>
- . Dussuet Annie, Flahault Érika, Loiseau Dominique, *Le genre est-il soluble dans les associations féministes ? Introduction*, Cahiers du Genre, n° 55, p 5-17, 2013. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2013-2-page-5.htm>
- . Falquet Jules, *Trois questions aux mouvements sociaux « progressistes »*. Apports de la théorie féministe à l'analyse des mouvements sociaux, Nouvelles Questions Féministes, Vol 24, p 18-35, 2005. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2005-3-page-18.htm?contenu=article>
- . Ferrand Michèle, *Amour, sexualité et domination masculine*, Féminin Masculin, Chapitre 5, p 84-104, 2004. Disponible sur : <https://www.cairn.info/feminin-masculin--9782707131690-page-84.htm?contenu=plan>
- . Fillieule Olivier, Mathieu Lilian, Roux Patricia, *Introduction. Militantisme et hiérarchies de genre*, Politix, n° 78, p 7-12, 2007. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-politix-2007-2-page-7.htm>
- . Fillieule Olivier, *Chapitre 1. Travail militant, action collective et rapports de genre*, Le sexe du militantisme, p 23-72, 2009. Disponible sur : <https://www.cairn.info/le-sexe-du-militantisme--9782724610567-page-23.htm>
- . Fougeyrollas-Schwebel Dominique, Hirata Helena, Senotier Danièle (dir.), *Introduction, La violence, les mots, le corps*, Cahiers du genre, L'Harmattan, n° 35, 2003. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2003-2-page-5.htm>
- . Gagnon Éric, *Remarques sur l'éthique dans les sciences sociales*, Les Cahiers de droit, Vol 42, Issue 2, p 325–335, 2001. Disponible sur : <https://www.erudit.org/en/journals/cd1/2001-v42-n2-cd3826/043639ar/>
- . Gratton Emmanuel, *Un groupe de parole de pères divorcés et séparés. Entre égalité parentale et solidarité masculine*, Recherches familiales, n° 9, p 173-186, 2012. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-recherches-familiales-2012-1-page-173.htm>

- . Guzniczak Bernard, *Pour une sexualité sans violence*, Les Cahiers Dynamiques, n° 77, p 4-5, 2019. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-les-cahiers-dynamiques-2019-4-page-4.htm?contenu=article>
- . Hanmer Jalna, traduite par E.L., *Violence et contrôle social des femmes*, Nouvelles Questions féministes, p 68-88, 1977. Disponible sur : <https://www.feministes-radicales.org/wp-content/uploads/2012/03/Jalna-Hanmer-Violence-et-contr%C3%B4le-social-des-femmes-1977-Copie.pdf>
- . Hertz Ellen, Martin Hélène, Rey Séverine, *Les répertoires du masculin*, Nouvelles Questions Féministes, 2002.
- . Jacquemart Alban, *Quand le militantisme trouble l'identité de genre. L'expérience des « groupes d'hommes » dans les années 1970 (entretien)*, Terrains & travaux, n° 10, p 77-90, 2006. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-terrains-et-travaux-2006-1-page-77.htm?contenu=plan>
- . Jacquemart Alban, *Du registre humaniste au registre identitaire. La recomposition du militantisme féministe masculin dans les années 1970*, Sociétés contemporaines, n°85, p 65-83, 2012. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-societes-contemporaines-2012-1-page-65.htm>
- . Jacquemart Alban, *L'engagement féministe des hommes, entre contestation et reproduction du genre*, Cahiers du Genre, n° 55, p 49-63, 2013. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2013-2-page-49.htm?>
- . Jaspard Maryse, *Au nom de l'amour : les violences dans le couple. Résultats d'une enquête statistique nationale*, Informations sociales, n° 144, p 34-44, 2007. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-informations-sociales-2007-8-page-34.htm?contenu=resume>
- . Jaspard Maryse, *Les violences contre les femmes*, La Découverte, Repères, 2011. Disponible sur : <https://www.cairn.info/les-violences-contre-les-femmes--9782707169273.htm>
- . Kelly Liz, traduite par Marion Tillous, *Le continuum de la violence sexuelle*, Cahiers du Genre, n° 66, p 17-36, 2019. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2019-1-page-17.htm?contenu=plan>
- . Koss Mary, Oros Cheryl, *Sexual Experiences Survey: A research instrument investigating sexual aggression and victimization*, Journal of Consulting and Clinical Psychology, 50(3), p 455-457, 1982. Disponible sur : <https://doi.org/10.1037/0022-006X.50.3.455>
- . Kuenzli-Monard Fabienne, *Déconstruction des idées reçues sur la violence : une alternative à la violence*, Thérapie Familiale, Vol 22, p 397-412, 2001. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-therapie-familiale-2001-4-page-397.htm?>

- . Langlade Aurélien, Delbecque Vincent, *Les viols en France*, Victimes et auteurs de violence sexuelle, Chapitre 2, p 13-40, 2016. Disponible sur : <https://www.cairn.info/victimes-et-auteurs-de-violence-sexuelle--9782100749379-page-13.htm?contenu=plan>
- . Lamoureux Diane, *Compte rendu de « Léo Thiers-Vidal, De « L'Ennemi Principal » aux principaux ennemis. Position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination »*, Recherches féministes, Vol 25, n° 2, p 201–204, 2012. Disponible sur : <https://www.erudit.org/fr/revues/rf/2012-v25-n2-rf0401/1013534ar/>
- . Lemitre Samuel, *Agressivité et violence*, Violences ordinaires et hors normes, Introduction, p 1-7, 2017. Disponible sur : <https://www.cairn.info/violences-ordinaires-et-hors-normes--9782100765478-page-1.htm>
- . Le Quentrec Yannick, *Chapitre 4. Portraits de militants et d'hommes de militantes*, Le sexe du militantisme, p 115-139, 2009. Disponible sur : <https://www.cairn.info/le-sexe-du-militantisme--9782724610567-page-115.htm>
- . Le Talec Jean-Yves, *Des Men's Studies aux Masculinity Studies : du patriarcat à la pluralité des masculinités*, SociologieS, Dossiers, Sociétés en mouvement, sociologie en changement, 2016. Disponible sur : <https://journals.openedition.org/sociologies/5234>
- . Maruani Margaret, Rogerat Chantal, *Thomas Lancelot-Viannais : le féminisme au masculin*, Travail, genre et sociétés, n° 5, p 5-15, 2001. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2001-1-page-5.htm>
- . Mucchielli Laurent, *Le viol, aspects sociologiques d'un crime*, Vous avez dit sécurité ?, p 69-72, 2012. Disponible sur : <https://www.cairn.info/vous-avez-dit-securite--9782353712397-page-69.htm?contenu=plan>
- . Olivier Alice, *Des hommes en école de sages-femmes, Sociabilités étudiantes et recompositions des masculinités*, Terrains & travaux, n° 27, p 79-98, 2015. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-terrains-et-travaux-2015-2-page-79.htm?contenu=plan>
- . Pease Bob, *Engaging Men in men's violence prevention: exploring the tensions, dilemmas and possibilities*, Australian domestic & family violence clearinghouse, 17, p 1-20, 2008. Disponible sur : https://www.researchgate.net/publication/268441430_Engaging_Men_in_Men's_Violence_Prevention_Exploring_the_Tensions_Dilemmas_and_Possibilities
- . Rabier Serge, *Les études de masculinités, un champ délaissé*, The Conversation, 2016. Disponible sur : <https://theconversation.com/les-etudes-de-masculinites-un-champ-delaisse-68775>

- . Roux Patricia, Perrin Céline, Pannatier Gaël, Cossy Valérie, *Le militantisme n'échappe pas au patriarcat*, Nouvelles Questions Féministes, Vol 24, p 4-16, 2005. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2005-3-page-4.htm>
- . Scott Joan, traduite par Varikas Éléni, *Genre : Une catégorie utile d'analyse historique*, Les cahiers du GRIF, p 125-153, 1988. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/grif_0770-6081_1988_num_37_1_1759
- . Séverac Nadège, *Hommes auteurs de violence conjugale : le pari de l'émancipation*, Masculinités : état des lieux, p 255-265, 2011. Disponible sur : <https://www.cairn.info/masculinites-etat-des-lieux--9782749213637-page-255.htm?contenu=plan>
- . Sironi Françoise, *Violences collectives et hommes systèmes*, Violences ordinaires et hors normes, Chapitre 21, p 265-286, 2017. Disponible sur : <https://www.cairn.info/violences-ordinaires-et-hors-normes--9782100765478-page-265.htm> (pas gd chose)
- . Thiers-Vidal L, *De « L'Ennemi Principal » aux principaux ennemis*, l'Harmattan, Savoir et formation - Série "Genre et éducation", 2010.
- . Trachman Mathieu, *L'ordinaire de la violence. Un cas d'atteinte sexuelle sur mineure en milieu artistique*, Travail, Genre et sociétés, n°40, p 131-150, 2018. Disponible sur : <https://www.cairn.info/journal-travail-genre-et-societes-2018-2-page-131.htm>
- . Vigourt-Oudart Sylvie, Boitout Jean, Caullireau Sandrine, Prud'homme Cindy, *La prévention dans le champ des violences sexuelles*, Victimes et auteurs de violence sexuelle, Chapitre 25, p 309-325, 2016. Disponible sur : <https://www.cairn.info/victimes-et-auteurs-de-violence-sexuelle--9782100749379-page-309.htm>
- . Wedgwood Nicole, *Connell's theory of masculinity*, Journal of Gender Studies, p. 330-338, 2009.
- . Welzer-Lang Daniel, *Débattre des hommes, étudier les hommes et intervenir auprès des hommes dans une perspective de genre*, Masculinités : Etat des lieux, p 41-54, 2011. Disponible sur : <https://cairn.pontil.rennes.iep.fr/masculinites-etat-des-lieux--9782749213637-page-41.htm>
- . Wieviorka Michel, *Sortir de la violence. Un chantier pour les sciences humaines et sociales*, Socio, 5, p 221-240, 2015. Disponible sur : <https://journals.openedition.org/socio/1963>

- **Comptes-rendus d'articles scientifiques**

- . Fyson Donald, *Compte rendu de [John Archer, Male Violence]*, Recherches féministes, Vol 11, n° 2, p 199–202, 1998. Disponible sur : <https://www.erudit.org/fr/revues/rf/1998-v11-n2-rf1658/058011ar.pdf>

. Lapierre Simon, *Compte rendu de [Sortir la violence de sa vie : itinéraires d'hommes en changement, Pierre Turcotte, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Travail social », 2012]*, *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 9(1), p 353–356, 2013. Disponible sur : <https://www.erudit.org/fr/revues/npss/2013-v9-n1-npss01305/1024049ar.pdf>

. Rousseau-Tremblay Emile, *Compte rendu de [Sortir la violence de sa vie : itinéraires d'hommes en changement, Pierre Turcotte, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Travail social », 2012]*, *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 9(1), p 353–356, 2020. Disponible sur : https://revueintervention.org/wp-content/uploads/2020/05/intervention_137_pdl_1_sortir_la_violence_de_sa_vie.pdf

- **Cours du master de spécialisation en études de genre**

. Charlotte Pezeril, *Sciences sociales et genre : lecture critique de textes*, Université Saint-Louis, 2021.

. De Ganck Tommy, Paternotte David, *Sexualité, genre et société*, Université Libre de Bruxelles, 2020.

. Degavre Florence, Zanone Damien, *Epistémologies de la recherche en études de genre*, Université Catholique de Louvain, 2020

. Grandjean Nathalie, *Philosophies féministes et de genre*, Université de Namur, 2021.

- **Sources multimédia**

. Barbier Marie, *Que faire des violeurs*, La Déferlante. La Revue des Révolutions Féministes, n°1, mars 2021.

. Connell Raewyn, Interview par Barthélemy Sarah, Dallemagne Grégory, Van Drooghenbroeck Mathilde, traduite par Merla Laura, *Masculinités non hégémoniques*, Institut Incal UCL, Colloque Masculinités non-hégémoniques : des configurations ambiguës et plurielles, 14 juin 2017. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=xmqV3m79jvk>

. Boucherie Alexia, Delage Pauline, Interview par Charlotte Pezeril, Plan d'actions de lutte contre le sexisme et le harcèlement sexuel, Université Saint Louis, 2020. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=2MIO9Ayxvtc>

. Auconie Sophie, Rixain Marie-Pierre, *Rapport d'information fait au nom de la délégation aux droits des femmes et à l'égalité des chances entre les hommes et les femmes sur le viol*, Assemblée Nationale, 2018. Disponible sur : https://www.assemblee-nationale.fr/dyn/15/rapports/ega/115b0721_rapport-information#P122_5245

- . Despentes Virginie, par Augustin Trapenard, *Lettre adressée à mes amis blancs qui ne voient pas où est le problème*, Lettre d'intérieur, France Inter, 4 juin 2020. Disponible sur : <https://www.franceinter.fr/emissions/lettres-d-interieur/lettres-d-interieur-04-juin-2020>
- . Le Breton Marine, "*Comment faire pour que les hommes cessent de violer?*", la question qui dérange, HuffPost, 25/01/2021. Disponible sur : https://www.huffingtonpost.fr/entry/comment-faire-pour-que-les-hommes-cessent-de-violer-elles-revendiquent-le-droit-de-poser-cette-question_fr_600ec516c5b6a0d83a1d21d9
- . Lugen Marie, *Petit guide de méthodologie de l'enquête*, ULB. Disponible sur : https://igeat.ulb.ac.be/fileadmin/media/publications/Enseignement/Petit_guide_de_m%C3%A9thodologie_de_l'enqu%C3%AAte.pdf
- . Nicolu, *Réflexion sur la (dé)construction masculine et le militantisme anticapitaliste*, Conférence de l'Action Mondiale des peuples, 2002.

- **Guides de formulaires de consentement**

- . *Guide pour rédiger un formulaire de consentement*, ULaval <https://www.cerul.ulaval.ca/wp-content/uploads/2019/10/guide-pour-rediger-un-formulaire-de-consentement.pdf>
- . *Modèles de document d'information et consentement (DIC) de l'ULB* (modele_dic_tfe_enquete_201701_0)
- . Bouchon Magali, Mallet Isaline, *Bilan et bonnes pratiques de recherches socio-anthropologiques*, Direction santé et plaidoyer, Pôle recherche et apprentissage, Médecins du Monde France, 2018.

RESUME ET MOTS-CLEFS

- Résumé

Les violences sexuelles - viols et agressions sexuelles - ont beaucoup été étudiées à partir des victimes, d'hommes condamnés ou comme élément structurel régentant les rapports de genre dans nos sociétés patriarcales. Ce mémoire propose de s'intéresser à ce que reconnaissent et énoncent des hommes ordinaires sur leur rôle dans la perpétuation de ces violences. A partir d'un *atelier de (dé)construction féministe* proposé sur le thème des violences sexuelles dans la zone à défendre (zad) de Notre-Dame-des-Landes, des entretiens semi-directifs ont été menés avec les participant.es afin d'analyser leurs discours. Tous les hommes enquêtés ont témoigné avoir au moins commis une agression sexuelle ou un viol. Dans leur difficulté pour certains à en parler sont révélés le tabou, les clichés et la complexité à se reconnaître intimement et publiquement à l'origine de telles violences ; violences pourtant explicitement condamnées et combattues dans cette zad ouvertement antisexiste, voire féministe. Se savoir et se dire agresseur ou violeur les mènent néanmoins à déconstruire leur masculinité oppressive et à repenser leurs modes de relations, intimes et sexuelles. L'enjeu apparaît pour eux de construire d'autres identités et de mettre le consentement au cœur de ces interactions afin de rompre avec la perpétuation des violences.

- Mots-clefs

Violences sexuelles – Masculinités – Agressions – Consentement – ZAD